



AU PAPE FRANÇOIS POUR QU'IL « REVIENNE » (Luc 22, 32)

APRÈS avoir déclaré à ses cousins qu'elle ne viendrait pas au rendez-vous de la « Dame » parce que le curé de Fatima avait dit que « *ce pourrait être le démon* », le matin du 13 juillet 1917, « quand approcha l'heure à laquelle je devais partir, rapporte Lucie, je me sentis soudainement poussée à y aller par une force étrange à laquelle il m'était très difficile de résister. Je me mis alors en chemin et je passai par la maison de mon oncle pour voir si Jacinthe était encore là. Je la trouvai dans sa chambre avec son petit frère François, à genoux au pied du lit et pleurant.

« *Vous n'y allez pas ?* » demandai-je.

– *Sans toi, nous n'osons pas y aller. Allons, viens !*

– *Eh bien ! j'y vais* », leur répondis-je.

« Alors, le visage joyeux, ils partirent avec moi. »

Ti Marto, lui, le papa de François et Jacinthe avait résolu de se trouver auprès de ses enfants. La chaleur était torride, et l'on se protégeait du soleil avec les parapluies. « Je me trouvais donc tout près de ma Jacinthe. Lucie, agenouillée un peu plus en avant, récitait le chapelet, et tous répondaient à haute voix. Le chapelet terminé, elle se leva si rapidement qu'elle ne sembla pas agir d'elle-même. Elle regarda vers le levant, et s'écria :

« *Fermez les parapluies ! Fermez les parapluies !* » qui servaient d'ombrelles, car il était midi et la chaleur était accablante : « *Notre-Dame arrive !* »

« Pour moi, avoue Ti Marto, j'avais beau regarder, je ne voyais rien. Cependant, en faisant plus attention, je vis comme un léger nuage cendré, qui planait sur le chêne-vert. Le soleil s'obscurcit et l'on sentit un souffle frais, agréable. Il ne semblait plus que nous étions au plus fort de l'été. La foule était tellement silencieuse qu'on en était impressionné.

« Alors, je commençai à entendre un son, un bourdonnement, quelque chose comme le bruit que ferait une grosse mouche dans une cruche vide. Mais je n'entendais aucune parole. »

Tous purent constater que le jour s'assombrissait, comme au moment d'une éclipse, tout le temps que dura l'extase des enfants. Tandis que la température

diminuait sensiblement et que la teinte de la lumière se modifiait, l'atmosphère devint jaune d'or et une nuée blanchâtre, fort agréable à voir, enveloppa les voyants.

Non ! Ce ne pouvait être le démon ! En vérité la Très Sainte Vierge descendait du Ciel, une troisième fois, pour parler à ses confidents... et leur montrer « *les démons et les âmes des damnés* » plongés dans les flammes de l'Enfer, qui étaient « *comme un océan de feu* ».

Les enfants l'ont vu de leurs yeux, aussi réel que celui de la guerre qui embrase le monde depuis 1917... jusqu'aujourd'hui.

Cette vision nous fait prendre la mesure de l'horreur du péché, afin que nous n'en prenions pas notre parti : le péché définitif, le péché sans rémission, le péché sans mélange de miséricorde, enfin le péché dressé contre Dieu et lui faisant obstacle, lui portant ombrage, le défiant éternellement.

Parmi « *les âmes des damnés* » vues par les enfants, se trouve la personne de Judas, homme comme nous, choisi pour Apôtre par Jésus, l'un des Douze. Or, de cet intime, le Seigneur prononce la parole que des milliards d'hommes ne pourront lire sans frémir d'horreur : « *Malheur à cet homme par qui est trahi le Fils de l'homme. Il eût mieux valu pour cet homme n'être pas né.* » (Mt 26, 24 ; Mc 14, 21)

« Au soir du Vendredi saint, passé le voile, ayant quitté la scène du monde, Jésus se hâte vers les Enfers, et le bon larron le suit de près, ne voulant point s'en séparer. Et l'autre, le mauvais larron ? Sont-ils venus lui serrer la main en riant ? Allons, c'est fini, réconcilions-nous ! Inconcevable comédie. L'ont-ils laissé tomber dans l'abîme, sans un regard ? ou pis : *Allez, maudit, au feu éternel !* Impossible tragédie. Alors ? » (CRC n° 128, avril 1978, p. 5)

« Ah ! luttons contre l'Enfer mais n'interrogeons plus Dieu sur l'œuvre de son Premier et Éternel chagrin ! » (*ibid.*, p. 14)

« *Consolez votre Dieu* », avait déjà dit l'Ange du Portugal, précurseur de Notre-Dame. Mais celle-ci, après avoir montré aux enfants « *l'Enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs* », leur dit avec bonté et tristesse :

« *Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé.* » Donc, l'Enfer existe, qui est une damnation éternelle en châtement du péché. Le péché est la révolte de la créature contre Dieu, le Père, son Créateur. Cette « Dame » est envoyée par lui, pour faire la paix, ici-bas et au-delà.

Ici-bas, il faut d'abord que l'on « *cesse d'offenser Dieu* », sinon « *Dieu va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église et le Saint-Père. Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la communion réparatrice des premiers samedis. Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix.* »

La conversion de la Russie séparée de Rome depuis le schisme "orthodoxe" ? C'était promettre un bien grand miracle, comme on n'en avait encore jamais vu dans l'histoire de l'Église !

Lucie aura une nouvelle apparition le 13 juin 1929, douze ans plus tard, à Tuy, où elle était entrée au couvent des Dorothees, en Espagne. Elle avait reçu, avec le saint habit, le nom de sœur Maria das Dores. « *Notre-Seigneur m'avertit, raconte Lucie, que le moment était venu où il voulait que je fasse connaître à la sainte Église son désir de la consécration de la Russie et sa promesse de la "convertir".* »

Entre-temps, les « *erreurs de la Russie* » s'étaient aggravées. La « *révolution d'octobre* » l'avait mise à feu et à sang, et la foule rassemblée à la Cova da Iria pour assister au "miracle" promis par Notre-Dame pour que « *tout le monde croie* », le 13 octobre 1917, précisément, avait vu le soleil lui tomber sur la tête puis remonter à sa place dans le ciel, comme une figure du miracle sauveur à venir : celui de la double guérison des « *erreurs de la Russie* », orthodoxe et communiste, renvoyées au Diable dont elles venaient l'une et l'autre, et du retour à la civilisation chrétienne dont la Russie était née.

Mais le pape Pie XI ne voulut rien entendre de

cette divine demande contraire à sa politique, et nous avons eu la Deuxième Guerre mondiale, dix ans après, 1929-1939. Les successeurs, de Pie XII à Benoît XVI, ont fait la sourde oreille, chacun à son tour. Le siècle achevé, un nouveau millénaire a commencé sans que le Saint-Père « *daigne* » répondre à la demande que lui faisait gracieusement la Mère de Dieu.

Les conséquences prévues, et confiées aux trois enfants le 13 juillet 1917 comme un suprême avertissement, ne furent publiées qu'en l'an 2000 au lieu de la date prescrite, de 1960. Elles achèvent de s'accomplir sous nos yeux à la lettre : le Saint-Père, « *vêtu de Blanc* », traverse la Cité sainte « *à moitié en ruine* », lui-même « *à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine* », priant pour « *les âmes des cadavres qu'il trouve sur son chemin* ». Afin qu'elles ne tombent pas entre les mains des démons de l'Enfer, comme celles que les enfants ont contemplées dans cet « *océan de feu* » ! Cette prière a précisément pour objet de « *réparer* » les insultes que schisme et hérésie répandent dans l'Église depuis le concile Vatican II, contre le Cœur Immaculé de Marie.

« *Vois, ma fille, mon Cœur entouré d'épines que les hommes ingrats m'enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingratitude. Toi, du moins, tâche de me consoler et dis que tous ceux qui, pendant cinq mois, le premier samedi, se confesseront, recevront la sainte Communion, réciteront un chapelet, et me tiendront compagnie pendant quinze minutes en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, en esprit de réparation, je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme.* »

Cinq premiers samedis pour « *réparer* » cinq sortes de blasphèmes et indifférences qui blessent le Cœur Immaculé de Marie. Les trois premiers, pour méditer et contempler son Immaculée Conception (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 233, juin 2022, p. 3-4), sa virginité perpétuelle et sa maternité divine.

II. « TOUJOURS VIERGE »

La Sainte Vierge est plus divine qu'humaine, puisqu'elle est l'Immaculée Conception. Cela bien établi, il nous reste à comprendre que Dieu veut que nous l'aimions, elle, d'un amour de préférence, l'emportant même sur l'amour que nous lui portons à lui.

Pourquoi ? Parce qu'elle est la Vierge Immaculée prédestinée à être la Mère de Dieu, non seulement au-dessus de toutes les femmes par sa beauté ravissante et pleine de grâce, mais parce qu'elle est vouée à être la mère de tout le peuple des sauvés.

Annoncée dès l'origine, dans le "Protévangile", avant la sentence de condamnation qui chasse nos premiers parents du paradis terrestre, brille

l'annonce de la maternité virginale de Marie. Dieu s'adresse au serpent : « *Je mets une hostilité entre ta semence et la sienne.* » (Gn 3,15) La « *semence* » de la femme ? Oui ! *sperma* autès, la « *semence* » de l'Immaculée, en qui la puissance de l'Esprit-Saint opère une « *facile parthénogénèse* » par l'« *imperceptible miracle* » de la modification des chromosomes XX en XY qui déterminerait le sexe masculin de l'enfant : « *J'assiste comme au microscope électronique, à la minute bouleversante où ce fruit détaché de vous se fixe, se creuse un nid et réussit la première opération de son développement autonome.* » (G. de Nantes, *PAGES MYSTIQUES*, Noël 1972)

Tout au long de l'Écriture, de saintes femmes annoncent l'accomplissement de cette vocation de la Vierge. Dès le chapitre vingt-quatrième de la Genèse, l'histoire du mariage d'Isaac est une véritable introduction au mystère de l'Annonciation, premier mystère joyeux de notre Rosaire.

Abraham envoie le régisseur de tous ses biens en Haute Mésopotamie, à Harân, pays de sa parenté : *« Yahweh enverra son ange devant toi »*, ce doit être l'ange Gabriel ! *« ...pour que tu prennes une femme pour mon fils. »* Il s'agit de la Vierge Marie, afin qu'elle soit la Mère du Sauveur...

« En tout cas, ne ramène pas mon fils là-bas... » La parole de Dieu doit s'accomplir, Jésus doit venir d'ailleurs... du Ciel pour sauver les hommes.

Arrivé à Harân, l'envoyé d'Abraham voit sortir Rébecca *« qui était fille de Bétuel, fils de Milka, la femme de Nahor, frère d'Abraham, et elle avait sa cruche sur l'épaule. La jeune fille était très belle, elle était vierge, aucun homme ne l'avait approchée. Elle descendit à la source, emplît sa cruche et remonta. Le serviteur courut au-devant d'elle et dit : "S'il te plaît, laisse-moi boire un peu d'eau de ta cruche." Elle répondit : "Bois, Monseigneur" et vite, elle abaissa sa cruche sur son bras et le fit boire. »* C'était le signe qu'il avait demandé à Dieu pour savoir s'il était arrivé à bon port.

« Quand elle eut fini de lui donner à boire, elle dit : "Je vais puiser aussi pour tes chameaux, jusqu'à ce qu'ils soient désaltérés." Vite elle vida sa cruche dans l'auge, courut encore au puits pour puiser et puisa pour tous les chameaux. L'homme la considérait en silence, se demandant si Yahweh l'avait ou non mené au but. »

Quelle parole merveilleuse ! s'écriait notre Père. C'est une consultation du Saint-Esprit !

« La jeune fille courut annoncer chez sa mère ce qui était arrivé. » N'oubliez pas que c'est la figure de Marie. Cela nous la fait connaître. Ce texte est inspiré pour nous faire connaître par avance les vertus, le caractère, la silhouette même, de la Vierge Marie. Nous, nous manquons d'imagination... Mais l'Écriture sainte nourrit notre cœur et le réjouit.

Il se présenta alors : *« Je suis le serviteur d'Abraham. Yahweh a comblé mon maître de bénédictions et Sara, la femme de mon maître Abraham, lui a, quand il était déjà vieux, enfanté un fils, auquel il a transmis tous ses biens. »* C'est Isaac, l'enfant de la Promesse né miraculeusement de Sarah, figure de Jésus, fils de Marie.

« Mon maître m'a fait prêter ce serment : "Tu ne prendras pas pour mon fils une femme parmi les filles des Cananéens dont j'habite le pays. Yahweh en présence de qui j'ai marché, enverra son Ange avec toi, il te mènera au but et tu prendras

pour mon fils une femme de ma famille, de ma maison paternelle." »

Transposez : pour le salut du monde, il faut une Vierge pure, pas une païenne souillée de tous les crimes de la descendance d'Adam et Ève. La Vierge Marie est déjà, depuis les origines, de la famille de Dieu, elle habite déjà la maison paternelle : *« Je suis du Ciel. »* Le chemin de l'archange Gabriel est tracé. Va-t-il aboutir ? Le destin du monde est en suspens !

« La jeune fille qui sortira pour puiser, à qui je dirai : S'il te plaît, donne-moi à boire un peu d'eau de ta cruche et qui répondra : Bois toi-même et je puiserai aussi pour tes chameaux, ce sera la femme que Yahweh a destinée au fils de mon maître. Je n'avais pas fini de parler en moi-même que Rébecca sortait, sa cruche sur l'épaule. »

Ainsi, quand le Saint-Esprit inspire les âmes fidèles, tout converge à l'accomplissement des desseins de Dieu : *« Laban et Bétuel prirent la parole et dirent : "La chose vient de Yahweh, nous ne pouvons te dire ni oui ni non." »* C'est Rébecca qui dira :

« Ecce ancilla Domini. »

« Rébecca est là devant toi : prends-la et pars, et qu'elle devienne la femme du fils de ton maître, comme a dit Yahweh. »

« Qu'il me soit fait selon votre parole ! »

« Ils bénirent Rébecca et lui dirent : "Notre sœur, ô toi, deviens des milliers de myriades ! Que ta descendance conquière la porte de ses ennemis !" »

Telle était précisément la vocation d'Adam et Ève, de peupler le monde, et celle de *« la Femme »* d'être victorieuse de Satan. Et Jésus promettra que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre son Église.

Au retour de la caravane de Rébecca en Canaan, *« Isaac sortit pour se promener dans la campagne, à la tombée du soir, et, levant les yeux, il vit que des chameaux arrivaient. »*

C'est le Fils de Dieu, dans les vergers du Ciel, qui attend depuis des siècles Celle qui lui est promise, dont il sera l'Enfant, et plus tard l'Époux.

« Alors, elle prit son voile et se couvrit. »

La nudité originelle d'Adam et Ève n'est plus de mise. "La Femme" protège sa virginité, son Immaculée Conception, en se couvrant d'un voile pudique pour se présenter à son époux. Ainsi de l'Immaculée et de son vœu de virginité. Dieu l'a pour agréable, et cependant elle sera la Mère du Messie.

MÈRE DE DIEU

Selon saint Irénée : *« Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu. »* Non pas qu'il se fasse lui-même Dieu, mais pour qu'il soit fait Dieu, c'est-

à-dire que la divinité habite son corps, son sang, son âme, son cœur, toute sa pensée. Cela s'accomplit d'abord en la Vierge Marie, cette Rébecca nouvelle.

« *Ne craignez pas Marie, parce que vous êtes pleine de grâce.* » Notre Père soulignait toujours la suite : « *Le Seigneur est avec vous.* » Tellement est nécessaire l'habitation du Saint-Esprit dans cette chair fragile, dans cette tige délicate que nous chantons chaque jour à midi avant sexte et qui doit porter le fruit béni de ses entrailles virginales au risque de rompre sous le poids de la divinité : « *Germinavit radix Jesse, orta est stella ex Jacob : Virgo peperit Salvatorem : te laudamus, Deus noster, Une tige nouvelle a paru sur la racine de Jessé, l'étoile s'est levée de Jacob ; la Vierge a enfanté le Sauveur : nous vous louons, ô notre Dieu !* »

Nous le savons, l'Immaculée Conception est à tout instant assistée de la Force divine du Saint-Esprit. « *Vous avez, en effet, trouvé grâce devant Dieu.* » Saint Pierre Chrysologue commente : « *En disant cela, l'Ange lui-même s'étonne de ce qu'une femme ait seule mérité, ou de ce que les hommes aient mérité la vie par une femme.* »

Tout est étonnant ! Que cette "Femme" devienne ainsi la Corédemptrice du monde, la Médiatrice universelle de la grâce achetée par son divin Fils au prix de son sacrifice sur la Croix, ravit nos cœurs. Depuis que saint Jean a entendu Jésus lui dire, avant de rendre le dernier soupir : « *Voici ta mère !* » elle nous presse d'entrer dans son Cœur, de renaître nous-mêmes de son sein par le baptême et devenir ainsi enfants de Marie, et de nous attacher à cette Mère. Elle est Vierge, elle est Immaculée, et cependant elle porte un enfant dans son sein, puis dans ses bras. Elle nous l'offre et nous demande de la reconnaître pour notre Mère. Ceux qui refusent lui causent un inconsolable chagrin parce qu'ils marchent à l'Enfer. Et nous pécheurs, si nous voulons surprendre la bénédiction de Dieu et obtenir miséricorde, imitons Jacob et consolons notre Rébecca en nous pliant à toutes ses exigences, ou plutôt aux conseils de notre Mère, la Vierge Marie, et nous serons sauvés.

Rébecca mit au monde deux jumeaux, Ésaü et Jacob. Ésaü était l'aîné. Il devint un habile chasseur, courant la steppe. Isaac préférait Ésaü, non pas qu'il l'aimât, mais parce que le gibier était à son goût. Rébecca préférait Jacob, qui demeurait auprès d'elle, faisait son jardin, lui apportait des carottes, des petits pois. Un jour, Ésaü rentra de la chasse bredouille, sale, exténué, affamé. Il y avait précisément un plat de lentilles qui mijotait. Ésaü réclame ce plat, Jacob ne veut pas le lui donner. Finalement, Ésaü échange son droit d'aînesse, dont

il n'a que faire, contre ce plat de lentilles ! Il se vend ? Il se perd ! Il s'éloigne de son père, lui, l'aîné qui porte dans ses reins la promesse du Messie. Horrible sacrilège qui le met sur le chemin de la damnation. Un jour Isaac, son père, sentant venir sa fin prochaine, lui demande de lui servir un bon repas, rituel, avant de lui donner sa bénédiction finale. Rébecca qui a entendu le discours du patriarche à son fils Ésaü, dit à Jacob : « *Cours au troupeau et apporte-moi deux beaux chevreux et j'en préparerai un régal pour ton père, comme il l'aime.* » Jacob comprend que sa mère veut surprendre la bénédiction d'Isaac, sourd et aveugle, à son profit à lui tandis qu'Isaac croira la donner à Ésaü. Il dit à sa mère : « *Vois, mon frère Ésaü est velu et moi, j'ai la peau bien lisse, peut-être mon père va-t-il me tâter. Il verra que je me suis moqué de lui et j'attirerai sur moi la malédiction au lieu de la bénédiction.* »

Rébecca répondit : « *Je prends sur moi la malédiction, mon fils. Écoute-moi seulement et va me chercher les chevreux.* » Il ne s'agit donc pas d'un mensonge, mais d'un mystère. Jacob obéit à sa mère qui apprêta un régal comme son père aimait.

« *Rébecca prit les plus beaux habits d'Ésaü, son fils aîné, qu'elle avait à la maison, et elle en revêtit Jacob, son fils cadet. Avec la peau des chevreux, elle lui couvrit les bras et la partie lisse du cou. Puis elle mit le régal et le pain qu'elle avait apprêtés entre les mains de son fils Jacob.* »

C'est elle qui fait tout : elle couvre son fils de la peau des animaux sacrifiés. Ainsi son fils est pour moitié dans sa peau, et il partage pour moitié la condition de son frère aîné.

« *Il alla à son père et lui dit : "Mon père."* Isaac répondit : « *Oui, qui es-tu, mon fils ?* »

– *Je suis Ésaü, ton premier-né. J'ai fait ce que tu m'as commandé.*

– *Comme tu as vite fait, mon fils !*

– *C'est que Yahweh, ton Dieu, m'a été propice.*

« *Jacob s'approcha de son père Isaac qui le tâta et dit : "La voix est de Jacob, mais les bras sont ceux d'Ésaü."* »

Ainsi fera Jésus, Fils de Dieu, se couvrant de la mauvaise nature du fils d'Adam, à l'exception du péché. « *Il ne le reconnut pas car ses bras étaient velus comme ceux d'Ésaü, son frère, et il le bénit.* »

C'est ainsi que Dieu ne reconnut pas son Fils Jésus dans cette loque pendue à une croix et, pour ainsi dire, l'abandonna à son sort. Parce que Jésus avait voulu prendre en vérité nos péchés sur lui afin de nous sauver, et Dieu bénit la victime offerte.

FACILE PARTHÉNOGÉNÈSE

GLOIRE à Vous, ô Marie, inestimable, précieuse Chair en laquelle le Verbe divin s'est fait homme, Créature miraculeuse à la jonction des deux infinis, de la grandeur divine et de l'humaine pauvreté. Vous êtes ma Sœur par l'humain lignage que Jésus racheta de son sang. Vous êtes ma Mère par l'enfantement nouveau de la grâce, vous êtes ma Fille dans l'indicible humilité qui vous agenouille aux pieds du prêtre le plus misérable pour baiser ses mains consacrées.

Non, le Prophète n'a pas menti qui annonçait merveille plus belle que toutes, une Vierge qui devait concevoir et enfanter l'Emmanuel. Non, les Évangélistes ne nous trompaient pas dans leurs récits enchanteurs de l'Annonciation et de la Nativité où tout est dit par le menu pour notre joie. Non, les splendeurs de toutes les liturgies de l'Orient et de l'Occident ne dépassèrent pas la vérité en vous adressant leurs louanges comme à la très pure, l'invincible, l'Immaculée, toujours Vierge et très Sainte Mère de Dieu. Non, les saints, toute la cohorte des cénobites et des vierges, n'ont pas erré en fondant leur vie plus angélique qu'humaine sur votre doux exemple, eux qui coururent dans le sillage de votre féconde virginité devenue la plus chaste maternité.

Non, non, non, la sainte Église ne m'a pas trompé en me donnant pour

modèle votre admirable compagnon, saint Joseph, votre époux bien-aimé, et en me recommandant de remplir mon cœur de vos vertus, ô Marie, ô Toute Pure, pour courir à l'encontre de la chair, du monde et du démon, sans détresse, sans lassitude, sur le chemin du Ciel.

Le Père vous a aimée d'un amour jaloux, dès le premier instant de votre conception, détournant avec toute puissance l'aiguillon du péché, du désordre et du châtement. Le Fils vous a élue et ornée de grâces, désirant d'un grand désir prendre chair en vos entrailles et se nourrir de votre sang. L'Esprit-Saint vous fut envoyé par le Père et le Fils en cette mission d'amour pour embraser et sanctifier sans mesure votre esprit et votre cœur, afin que votre saint corps produise à l'heure dite la cellule unique que l'âme du Seigneur devait faire sienne.

Je jubile à la pensée de cet embrassement des trois divines Personnes vous tenant intimement unie dans un chaste et triple baiser, ô Femme en laquelle s'est formé le fruit de vie qui n'a d'autre Père que Dieu ! Je sais maintenant par la science tout le détail et l'humble ordonnancement de ce miracle auquel étaient prédisposées les lois de la nature. Je sais l'ovule singulier, portant votre code génétique, ô Marie, son ADN retenant tout l'héritage de votre race et tout votre caractère, prêt à repartir sous l'opération du Saint-Esprit dans la

fantastique réplication qui formerait un nouvel être si parfaitement semblable à vous que nul fils jamais ne ressembla tant à sa mère. Je sais la modification des chromosomes XX en XY qui déterminerait le sexe masculin de l'enfant, imperceptible miracle de cette facile parthénogenèse...

J'assiste comme au microscope électronique, à la minute bouleversante où ce fruit détaché de vous se fixe, se creuse un nid et réussit la première opération de son développement autonome. Alors l'âme de Jésus vit en votre sein, Dieu est parmi nous caché dans ce Sanctuaire pourpre, ô royal Emmanuel ! Ah, tout ce mystère est inconnu des humains et connu de Dieu seul. Aucun homme ne vous a approchée, ô Marie, aucun désir charnel ne vous a émue, ô Vierge, aucun sang étranger ne s'est mêlé au vôtre, Immaculée Mère de Jésus ! Cet enfant qui se nourrit amoureusement de votre substance, quand il quittera son premier abri terrestre n'en déflorera pas l'honneur. Miracle encore que le passage de votre fils aux fontaines scellées de votre sein, sans douleur, sans déchirures, sans effusion d'une seule goutte de votre sang. Toute l'Église, ô Mère, dans son immense vénération, l'a compris d'instinct. Celui qui a voulu résider dans votre sein sans blesser votre virginité ne devait, ne pouvait pas, lui-même, la rompre au jour heureux de son Noël !

C'est pourquoi vous êtes en toute vérité aujourd'hui encore et pour toujours LA VIERGE que chantent les siècles que louent les chœurs des anges répétant sans fin : *Ave Virgo, Salve, Mater, Ave Maria !* Toute virginité s'enracine en celle de votre Fils et en la vôtre. Toute maternité s'efforce de retrouver quelque participation de celle qui fut votre gloire unique. Plus que toutes, la maternité spirituelle de l'Église continue votre engendrement du Christ, de l'Annonciation à la Nativité, et de la Passion à la Pentecôte ; car le Christ Fils de Dieu a donné à tous ses frères de renaître comme il est né de Vous, non du mélange des sangs, non de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu (Jean 1,13).

Ah ! que nul ne touche à ce mystère, ne doute de ce miracle. Que nul ne rompe d'une seule pensée injurieuse la certitude limpide de votre enfantement virginal. Y toucher, c'est le violer, c'est atteindre nos vies en leur source, et frapper de mort toutes nos renaissances spirituelles ! Cela ne sera pas, cela ne sera jamais. La sainte Église ne sera pas longtemps en déshérence, privée de Pasteurs vigilants et de saints Docteurs. La sainte Église ne tardera plus longtemps à définir infailliblement votre Virginité Perpétuelle, ô Marie. Car il est écrit de l'Adversaire que Vous lui écraserez la tête. (PAGE MYSTIQUE n° 52, p. 257-260, Noël 1972)

PORTE DU CIEL

L'affirmation de la virginité perpétuelle de Marie est formulée en toutes lettres dans la description du porche du Temple restauré, prophétisé par le prophète Ézéchiél après la destruction de celui de Salomon par Nabuchodonosor : « *Yahweh me dit : "Ce porche sera fermé. On ne l'ouvrira pas, on n'y passera pas, car Yahweh, le Dieu d'Israël, y est passé. Aussi sera-t-il fermé. Mais le prince, lui, s'y assiera pour y prendre son repas en présence de Yahweh. C'est par le vestibule du porche qu'il entrera et c'est par là qu'il sortira."* » (Ez 44,2-3)

C'est une extraordinaire description de l'incarnation du Verbe, dictée par l'Esprit-Saint qui en sera l'artisan : pour prendre chair, « *le prince* », Fils de Dieu, entre dans ce sanctuaire fermé que constitue le sein virginal de Marie, à la parole de la Sainte Vierge : « *Ecce ancilla Domini. Fiat mihi secundum verbum tuum.* »

Marie est aussi le Buisson ardent d'où Yahweh a dit son nom à Moïse, comme nous le lisons dans le livre de l'*Exode* et le chantons chaque jour avant tierce :

« *Rubum quem viderat Moyses incombustum, conservatum agnovimus tuam laudabilem virginitatem : Dei Genitrix, intercede pro nobis.* »

« *Dans le buisson que Moïse voyait brûler sans se consumer, nous reconnaissons la préservation de votre admirable virginité. Mère de Dieu, intercédez pour nous !* »

Le buisson brûlait, mais ne se consumait pas. Vierge avant, pendant et après l'enfantement du Sauveur, l'Immaculée demeure à jamais le foyer incandescent de l'amour et de la miséricorde au milieu du buisson d'épines que nous sommes nous autres, pauvres pécheurs. La virginité de Marie n'est pas atteinte par la conception de l'Enfant-Jésus, comme le buisson ardent n'était pas atteint par le feu dont il brûlait, qui n'était autre que la Présence de « *JE SUIS* » !

L'antienne que nous chantons avant prime applique l'histoire de la toison de Gédéon que nous lisons dans le livre des *JUGES* au mystère de l'Incarnation. Avant d'attaquer les Madianites « *Gédéon dit à Dieu : "Si vraiment tu veux délivrer Israël par ma main, comme tu l'as dit, voici que j'étends sur l'aire une toison de laine : s'il y a de la rosée seulement sur la toison et que le sol reste sec, alors je saurai que tu délivreras Israël par ma main, comme tu l'as dit."* »

Et il en fut ainsi. Gédéon se leva le lendemain de bon matin, il pressa la toison et en exprima la rosée, une pleine coupe d'eau, figure de Jésus descendu du Ciel dans le sein de la Vierge Marie : « *Sicut pluvia in vellus descendisti et salvum faceres genus humanum, comme la rosée sur la toison, vous descendîtes pour sauver le genre humain.* »

Mais au mystère de l'Incarnation succédera celui de la Visitation par lequel le salut atteindra en effet tout le genre humain.

« *Gédéon dit encore à Dieu : "Ne t'irrite pas contre moi si je parle encore une fois. Permits que je fasse une dernière fois l'épreuve de la toison : qu'il n'y ait de sec que la seule toison et qu'il y ait de la rosée sur tout le sol !" Et Dieu fit ainsi en cette nuit-là. La toison seule resta sèche* », figure d'Israël rebelle à la grâce, « *et il y eut de la rosée sur tout le sol* » (Jg 6,36-40). Tout le genre humain recevra la rosée de la grâce divine par le mystère de la Visitation qui porta saint Charles de Jésus aux extrémités de notre Empire et de son désert saharien pour la verser dans les âmes les plus délaissées.

VIERGE ET MÈRE

Dans l'Office du Très Saint Cœur de Jésus et Marie, saint Jean Eudes cite saint Bernardin de Sienne qui a recensé les paroles de Notre-Dame conservées dans l'Évangile. Sept paroles. Pas une de plus !

La première exprime « *un amour séparant* ».

« *Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ?* »

Cette première parole est d'un « *amour séparant* » parce qu'il donne à la Vierge Marie cette joie, ce privilège incomparable de demeurer loin du monde et de ses tentations ou turpitudes, et même de toutes ses joies naturelles pour être toute à Jésus, son Fils unique. C'est un amour « *transformant* ». Il était déjà dans son Cœur Immaculé par sa foi et son espérance toutes pleines de la pensée du Messie qui devait venir. Maintenant, il a pris chair dans son sein virginal. C'est une « *transformation* » unique et merveilleuse, par privilège incomparable propre à l'Immaculée Conception. Les autres femmes doivent choisir entre la virginité, par la consécration religieuse qui les exempte du mariage, et le mariage où elles perdent leur virginité dans une sorte de sacrifice pour avoir des enfants. Les unes sont vierges, les autres sont mères. La Sainte Vierge est leur patronne aux unes et aux autres, parce qu'elle est Mère tout en restant Vierge, avant, pendant et après l'enfantement de son Divin Fils.

« *Fiat ! Qu'il me soit fait selon votre Parole.* »

Saint Bernardin de Sienne a raison de dire que cette parole est « *transformante* » car elle a « *transformé* » non seulement une Vierge en Mère, mais encore le monde abandonné par Dieu en objet de son divin Amour en la personne de cette Vierge Marie et de son Enfant Jésus qui s'offrent tous deux pour son salut. (à suivre)

(père Bruno de Jésus-Marie.)

LE RÊVE DU PAPE

NOTRE Saint-Père le pape François répond paternellement à nos interrogations par une *LETTRE APOSTOLIQUE* adressée « *aux Évêques, Prêtres et Diacres, aux personnes consacrées et aux fidèles laïcs, sur la formation liturgique du Peuple de Dieu* ».

« *Très chers frères et sœurs,*

« par cette lettre, je désire vous rejoindre tous – après avoir déjà écrit uniquement aux évêques après la publication du Motu proprio TRADITIONIS CUSTODES – et je vous écris pour partager avec vous quelques réflexions sur la liturgie, dimension fondamentale pour la vie de l'Église. Le sujet est vaste et mérite d'être examiné attentivement sous tous ses aspects ; toutefois, dans cette lettre, je n'ai pas l'intention de traiter la question de manière exhaustive. Je souhaite plutôt offrir quelques pistes de réflexion qui puissent aider à la contemplation de la beauté et de la vérité de la célébration chrétienne. » (n° 1)

LA LITURGIE :

« L'AUJOURD'HUI » DE L'HISTOIRE DU SALUT.

Sous ce titre, suit une magnifique « *contemplation de la beauté et de la vérité* » de ce “*Mysterium Fidei*” :

« *“J’ai désiré d’un grand désir manger cette Pâque avec vous avant de souffrir !” (Lc 22, 15) Ces paroles de Jésus par lesquelles s’ouvre le récit de la Dernière Cène sont la fissure par laquelle nous est donnée la surprenante possibilité de percevoir la profondeur de l’amour des Personnes de la Sainte Trinité pour nous.* » (n° 2)

« *Fissure* » perçue à Fatima par Lucie, François et Jacinthe, dès 1916, par le ministère de l'Ange du Portugal, après sa troisième apparition. Les enfants avaient récité, agenouillés et le visage contre terre, la prière que cet Ange leur avait apprise lors de sa première apparition : « *Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime. Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas.* » Soudain, raconte Lucie, « nous vîmes briller au-dessus de nous une lumière inconnue. Nous nous sommes relevés pour voir ce qui se passait et nous avons revu l'Ange qui tenait dans sa main gauche un calice sur lequel était suspendue une Hostie de laquelle tombaient quelques gouttes de Sang dans le calice.

« *Laissant le calice et l'Hostie suspendus en l'air, il se prosterna près de nous jusqu'à terre et répéta trois fois cette prière :*

« *Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément, et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels il est lui-même offensé. Par les mérites infinis de son très Saint Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs.*

« Puis, se relevant, il prit de nouveau dans ses mains le calice et l'Hostie. Il me donna la sainte Hostie et partagea le Sang du calice entre François et Jacinthe en disant :

« *Mangez et buvez le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats. Réparez leurs crimes et consolez votre Dieu.* » C'était une “première communion” qui offrait à ces enfants « *la surprenante possibilité de percevoir, comme écrit le Saint-Père, la profondeur de l'amour des Personnes de la Sainte Trinité* » pour eux.

L'année suivante, lors de sa première apparition, le 13 mai 1917, « *Notre-Dame ouvrit les mains pour la première fois et nous communiqua, comme par un reflet qui émanait d'elles, une lumière si intense que, pénétrant notre cœur et jusqu'au plus profond de notre âme, elle nous faisait nous voir nous-mêmes en Dieu, qui était cette lumière, plus clairement que nous nous voyons dans le meilleur des miroirs.* » Nouvelle “fissure” donnant accès au Très Saint-Sacrement par la Très Sainte Trinité :

« *Alors, par une impulsion intime qui nous était communiquée, nous tombâmes à genoux et nous répétions intérieurement : “Ô Très Sainte Trinité, je Vous adore. Mon Dieu, mon Dieu, je Vous aime dans le Très Saint-Sacrement.”* »

Le Saint-Père continue :

« *Pierre et Jean avaient été envoyés pour faire les préparatifs nécessaires pour manger la Pâque, mais, à y regarder de plus près, toute la création, toute l'histoire – qui allait finalement se révéler comme l'histoire du salut – est une grande préparation à ce repas.* »

Ce numéro 3 de la *LETTRE APOSTOLIQUE* s'accorde avec le numéro 9 de nos 150 POINTS, selon lequel : « *L'ordre naturel n'a été créé que pour être le piédestal de l'ordre surnaturel.* »

Le Pape poursuit : « *Pierre et les autres se tiennent à cette table, inconscients et pourtant*

nécessaires : tout don, pour être tel, doit avoir quelqu'un disposé à le recevoir. Dans ce cas, la disproportion entre l'immensité du don et la petitesse du destinataire est infinie et ne peut manquer de nous surprendre. Néanmoins, par la miséricorde du Seigneur, le don est confié aux Apôtres afin qu'il soit apporté à tout homme et à toute femme.» (ibid.) C'est ici la pensée maîtresse du Saint-Père, que fonde une tradition immémoriale, rappelée par l'abbé de Nantes :

« Dans le climat de l'Ancien Testament comme aussi dans celui du paganisme antique, le symbolisme de ce repas sacrificiel était accessible et parfaitement clair à tous. À Pâques, les Juifs ne mangeaient-ils pas l'Agneau immolé ? et, faisant mémoire des bienfaits innombrables de leur Dieu, ne célébraient-ils pas le don de la manne dans le désert ? Rien ne leur était donc plus familier que cette sorte de repas commémorant l'Alliance du Dieu Unique et Vrai avec Israël, la célébrant comme un événement passé mystérieusement rendu présent, et renouvelant cet engagement solennel pour en recevoir en retour les bénédictions de Dieu. » (Georges de Nantes, *LES SAINTS MYSTÈRES DU CORPS ET DU SANG DU SEIGNEUR, nouvelle théologie de l'Eucharistie*, CRC n° 116, avril 1977, p. 14)

Le Pape insiste : « Personne n'avait gagné sa place à ce repas. Tout le monde a été invité. Ou plutôt : tous ont été attirés par le désir ardent que Jésus avait de manger cette Pâque avec eux : Il sait qu'il est l'Agneau de ce repas de Pâque, il sait qu'il est la Pâque. C'est la nouveauté absolue de ce repas, la seule vraie nouveauté de l'histoire, qui rend ce repas unique et, pour cette raison, ultime, non reproductible : "la Dernière Cène". »

Pourtant, Jésus donnera l'ordre de le reproduire : « *Faites ceci en mémoire de moi* », pour une raison que le Pape explique aussitôt :

« Cependant, son désir infini de rétablir cette communion avec nous, qui était et reste son projet initial, ne sera pas satisfait tant que tout homme, de toute tribu, langue, peuple et nation (Ap 5, 9) n'aura pas mangé son Corps et bu son Sang : c'est pourquoi ce même repas sera rendu présent, jusqu'à son retour, dans la célébration de l'Eucharistie. » (n° 4)

Afin d'y renouveler son sacrifice rédempteur en faveur de toute âme, de toute tribu, langue, peuple et nation.

D'où le souci du Pape de réunir tous les hommes, tous, si c'est possible : « *Le monde ne le sait pas encore, mais tous sont invités au repas des noces de l'Agneau (Ap 19, 9). Pour être admis*

au festin, il suffit de porter l'habit de noces de la foi, qui vient de l'écoute de sa Parole (cf. Rm 10, 17) : l'Église taille ce vêtement sur mesure, avec la blancheur d'un tissu lavé dans le Sang de l'Agneau (cf. Ap 7, 14). »

Le pape François dévoile ici la pensée qui commande toute cette longue *LETTRÉ APOSTOLIQUE* : « *Nous ne devrions pas nous permettre ne serait-ce qu'un seul instant de repos, sachant que tous n'ont pas encore reçu l'invitation à ce repas, ou que d'autres l'ont oubliée ou se sont perdus en chemin dans les méandres de la vie humaine.* »

Il manque, dans cette énumération, ceux qui refusent de se rendre à cette invitation, en toute connaissance de cause, désignés et condamnés sévèrement par Jésus, dans la parabole évangélique (Mt 22, 1-14) et aujourd'hui renouvelé par nous-mêmes, qui sommes catholiques et français de père en fils depuis quinze siècles, et qui ne nous déplaçons plus pour nous rendre aux noces de l'Agneau le dimanche. C'était la hantise de notre Père. Cependant, le pape François poursuit sa chimère unanimiste, en se citant au n° 27 d'*EVANGELII GAUDIUM* : « *"J'imagine un choix missionnaire capable de transformer toute chose, afin que les habitudes, les styles, les horaires, le langage et toute structure ecclésiale [catholique ou non !] devienne un canal adéquat pour l'évangélisation du monde actuel, plus que pour l'auto-préservation"* [le Pape désigne sous ce terme la défense de la foi catholique jadis assurée par le Saint-Office aboli par le pape Paul VI] : *afin que tous puissent s'asseoir au repas du sacrifice de l'Agneau et vivre de Lui* » sachant que « *toute réception de la communion au Corps et au Sang du Christ a déjà été voulue par Lui lors de la Dernière Cène* » (n° 5 et 6).

Dans le *DISCOURS SUR LE PAIN DE VIE* que Jésus prononça à Capharnaüm, au lendemain de la multiplication des pains, cette invitation est présentée par Jésus comme une question de vie ou de mort... éternelle : « *Je suis le Pain de vie. Qui vient à moi n'aura jamais faim ; qui croit en moi n'aura jamais soif.* » (Jn 6, 35) La Parole de Dieu, descendue du Ciel et qui donne la vie éternelle à ceux qui la reçoivent avec foi, c'est Jésus lui-même. C'est pourquoi « *si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous* » (Jn 6, 53).

« *"Mais il en est parmi vous qui ne croient pas."* Jésus savait en effet dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient pas et qui était celui qui le livrerait. Il ajoutait : « *Voilà pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, si cela ne lui est donné par le*

Père.” Dès lors, beaucoup de ses disciples se retirèrent, et ils n’allaient plus avec lui. » (Jn 6, 64-66)

Le pape François leur trouve une excuse : « *Le contenu du Pain rompu est la croix de Jésus, son sacrifice d’obéissance par amour pour le Père. Si nous n’avions pas eu la dernière Cène, c’est-à-dire si nous n’avions pas eu l’anticipation rituelle de sa mort, nous n’aurions jamais pu saisir comment l’exécution de sa condamnation à mort a pu être l’acte d’un culte parfait, agréable au Père, le seul véritable acte de culte.* »

Pourtant saint Pierre, dont François est le successeur, n’a pas attendu « *la dernière Cène* » pour croire : « *Jésus dit alors aux Douze : “Voulez-vous partir, vous aussi ?” Simon-Pierre lui répondit : “Seigneur, à qui irons-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous, nous croyons, et nous avons reconnu que tu es le Saint de Dieu.” Jésus leur répondit : “N’est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous, les Douze ? Et l’un d’entre vous est un démon.” Il parlait de Judas, fils de Simon Iscariote ; c’est lui en effet qui devait le livrer, lui, l’un des Douze.* » (Jn 6, 67-71)

Et Judas accomplira son forfait après avoir pris part à la “dernière Cène”.

« *Quelques heures seulement après la Cène, les Apôtres auraient pu voir dans la croix de Jésus, s’ils avaient pu en supporter le poids, ce que signifiait pour Jésus de dire : “corps offert”, “sang versé”. C’est de cela que nous faisons mémoire dans chaque Eucharistie. Lorsque le Ressuscité revient d’entre les morts pour rompre le pain pour les disciples d’Emmaüs, et pour ses disciples qui étaient retournés pêcher des poissons et non des hommes sur la mer de Galilée, ce geste de rompre le pain leur ouvre les yeux. Il les guérit de l’aveuglement infligé par l’horreur de la croix, et les rend capables de “voir” le Ressuscité, de croire en la Résurrection.* » Mais pas Judas !

« *Si nous étions arrivés d’une manière ou d’une autre à Jérusalem après la Pentecôte et que nous avions ressenti le désir non seulement d’avoir des informations sur Jésus de Nazareth, mais plutôt le désir de pouvoir encore le rencontrer, nous n’aurions eu d’autre possibilité que celle de rechercher ses disciples pour entendre ses paroles et voir ses gestes, plus vivants que jamais. Nous n’aurions pas d’autre possibilité de vraie rencontre avec Lui que celle de la communauté qui célèbre. C’est pourquoi l’Église a toujours protégé comme son trésor le plus précieux le commandement du Seigneur : “Faites ceci en mémoire de moi”.*

« *Dès le début, l’Église était consciente qu’il ne s’agissait pas d’une représentation, aussi sacrée*

soit-elle, de la Cène du Seigneur. Cela n’aurait eu aucun sens, et personne n’aurait pu penser à “mettre en scène” – surtout devant les yeux de Marie, la Mère du Seigneur – ce moment le plus élevé de la vie du Maître. Dès le début, l’Église avait compris, éclairée par l’Esprit-Saint, que ce qui était visible en Jésus, ce qui pouvait être vu avec les yeux et touché avec les mains, ses paroles et ses gestes, le caractère concret du Verbe incarné, tout de Lui était passé dans la célébration des sacrements (saint Léon le Grand). » (n°s 7-9)

LA LITURGIE :

LIEU DE RENCONTRE AVEC LE CHRIST.

Sous ce titre, le Pape montre que la communion au Corps et au Sang du Christ est le fruit des sacrements institués par Jésus :

« *C’est là que réside toute la puissante beauté de la liturgie. Si la Résurrection était pour nous un concept, une idée, une pensée ; si le Ressuscité était pour nous le souvenir du souvenir d’autres personnes, même si elles faisaient autorité, comme par exemple les Apôtres ; s’il ne nous était pas donné aussi la possibilité d’une vraie rencontre avec Lui, ce serait comme déclarer épuisée la nouveauté du Verbe fait chair. Au contraire, l’Incarnation, en plus d’être le seul événement toujours nouveau que l’histoire connaisse, est aussi la méthode même que la Sainte Trinité a choisie pour nous ouvrir le chemin de la communion. La foi chrétienne est soit une rencontre avec Lui vivant, soit elle n’existe pas.* » (n°10)

« *La liturgie nous garantit la possibilité d’une telle rencontre. Un vague souvenir de la Dernière Cène ne nous servirait à rien. Nous avons besoin d’être présents à ce repas, de pouvoir entendre sa voix, de manger son Corps et de boire son Sang. Nous avons besoin de Lui. Dans l’Eucharistie et dans tous les Sacrements, nous avons la garantie de pouvoir rencontrer le Seigneur Jésus et d’être atteints par la puissance de son Mystère Pascal. La puissance salvatrice du sacrifice de Jésus, de chacune de ses paroles, de chacun de ses gestes, de chacun de ses regards, de chacun de ses sentiments, nous parvient à travers la célébration des sacrements. Je suis Nicodème et la Samaritaine au puits, l’homme possédé par des démons à Capharnaüm et le paralytique dans la maison de Pierre, la femme pécheresse pardonnée et la femme affligée d’hémorragies, la fille de Jaïre et l’aveugle de Jéricho, Zachée et Lazare, le bon larron et Pierre pardonnés. Le Seigneur Jésus qui, immolé sur la croix, ne meurt plus, et qui, avec les signes de la passion, vit pour toujours,*

continue à nous pardonner, à nous guérir, à nous sauver avec la puissance des sacrements. C'est la manière concrète, par le biais de l'incarnation, dont il nous aime. C'est la manière dont il assouvit sa propre soif de nous qu'il avait déclarée sur la croix (Jn 19, 28). » (n°s 10-11)

« Notre première rencontre avec sa Pâque est l'événement qui marque la vie de nous tous, croyants dans le Christ : notre baptême. Il ne s'agit pas d'une adhésion mentale à sa pensée ou l'acceptation d'un code de conduite imposé par Lui. » (n° 12)

Cette expression du « choix missionnaire » de François efface les frontières entre confessions « chrétiennes », après avoir qualifié d'« auto-préservation » la profession de foi et de mœurs « catholiques » prononcée par les parrain et marraine du nouveau-né, renouvelée lors de la communion solennelle de l'adolescent. *« Il s'agit plutôt d'être plongé dans sa passion, sa mort, sa résurrection et son ascension. »* C'est bien l'enseignement de saint Paul, en effet. Mais en quoi le baptême est-il contraire à « l'auto-préservation » du « **dogme de la foi** » promise au Portugal jusqu'à la fin du monde, par Notre-Dame de Fatima, et à l'« **adhésion mentale** » de l'acte de foi, d'adoration, d'espérance et de charité à la pensée du Christ et à son « **code de conduite** » évangélique que sont les Béatitudes ? Notre Père partageait ce souci du Saint-Père sans les exclure, en « frère universel », disciple de saint Charles de Foucauld :

« J'aimerais dire que le païen, le juif, le musulman, bref l'homme universel, dans sa condition historique, va au baptême comme on se jette à l'eau n'en pouvant plus. Pour quitter la vie, le monde, pour en finir. Les Pères, dans leurs catéchèses baptismales, insistaient sur cet aspect mortifiant de l'eau dans laquelle devaient être immergés les catéchumènes. Comme le Pharaon avec ses cavaliers est englouti par la mer qui se referme sur eux. Comme les eaux du Nil sur lesquelles fut exposé Moïse en détresse, comme la mer en furie où est jeté Jonas... Mais ainsi suicidé à une intenable vie, le baptisé est retiré des fonts comme un noyé sauvé des eaux, comme Moïse sauvé du Nil, comme Jonas que le mystérieux Poisson recueillit et rejeta sur la plage, surtout comme le peuple hébreu sortant de la mer Rouge libéré de la captivité, échappé à ses poursuivants, sauvé : cette eau est vivifiante parce que la horde des malheureux Hébreux, soumis aux corvées, à la servitude et à l'idolâtrie en terre égyptienne, passent à pied sec à travers la mer et se retrouvent de l'autre côté constitués en peuple nouveau, en peuple de Dieu. Ce sont là des figures du Mystère ; elles révèlent son sens d'une mort vo-

lontaire au passé et d'une résurrection miraculeuse à une vie donnée d'en haut.

« Nous avons l'impression que dans les temps de la Rome païenne et décadente cette liturgie se comprenait très bien. Le dégoût des vices les plus odieux, universellement répandus (croyons-nous !) dans le paganisme, l'avortement, l'esclavage, la violence, et la répulsion pour un monde décadent dont les fêtes et les jeux du cirque respiraient une férocité ou une luxure bestiales, il nous semble que tout cela manifestait trop fortement "le démon, ses pompes et ses œuvres", sa puissance d'illusion, ses prestiges et sa tyrannie, pour que les catéchumènes ne veuillent s'en délivrer par la mort sacramentelle et le changement total dont elle était le signal et le ressort profond. » (CRC n° 113, janvier 1977)

L'admirable lecture "franciscaine" de la Bible du n° 13 de la LETTRE APOSTOLIQUE est de même "eau", c'est bien le cas de le dire. Le Pape écrit :

« Comme c'est émouvant, la manière dont cela se passe ! La prière pour la bénédiction de l'eau baptismale nous révèle que Dieu a créé l'eau précisément en pensant au baptême. Cela signifie que lorsque Dieu a créé l'eau, il pensait au baptême de chacun d'entre nous, et cette pensée l'a accompagné tout au long de son action dans l'histoire du salut, chaque fois que, avec un dessein précis, il a voulu se servir de l'eau. C'est comme si, après l'avoir créée, il voulait la perfectionner pour en faire l'eau du baptême. C'est ainsi qu'il a voulu la remplir du mouvement de son Esprit planant sur la surface des eaux (cf. Gn 1,2) afin qu'elle contienne en germe le pouvoir de sanctifier ; il s'en est servi pour régénérer l'humanité lors du Déluge (cf. Gn 6, 1-2, 29) ; il l'a dominée en la séparant pour ouvrir un chemin de libération dans la mer Rouge (cf. Ex 14) ; il l'a consacrée dans le Jourdain en immergeant la chair du Verbe imprégnée de l'Esprit (cf. Mt 3, 13-17 ; Mc 1, 9-11 ; Lc 3, 21-22). Enfin, il l'a mêlée au sang de son Fils, don de l'Esprit inséparablement uni au don de la vie et de la mort de l'Agneau immolé pour nous, et de son côté transpercé il l'a répandue sur nous (Jn 19, 34). C'est dans cette eau que nous avons été immergés afin que, par sa puissance, nous puissions être greffés dans le Corps du Christ et qu'avec Lui, nous ressuscitions à la vie immortelle (cf. Rm 6, 1-11). »

Le Déluge est un des premiers événements qui a marqué l'histoire de l'humanité. On en trouve trace dans quantité de religions païennes, mais le récit biblique témoigne d'une catastrophe qui a frappé l'humanité et d'un salut miraculeux accordé à la famille de Noé. Après cette terrible épreuve, les fils et filles de Noé, débarquant avec lui sur la terre

ferme, commencent par dresser un autel et offrir à Dieu un sacrifice. Alors, paraît dans la nue l'arc-en-ciel et la voix de Dieu se fait entendre, pour nouer une alliance avec cette humanité encore païenne, qui a perdu totalement le souvenir de la première alliance en Adam. Cette fois, elle sera sauvée dans la mesure où elle observera la loi naturelle, chacun obéissant à la voix de sa conscience. Cette première alliance en Noé n'a jamais été abolie depuis. Plus tard, Dieu décida de reprendre son œuvre en élisant un homme, Abraham, auquel il donna une postérité dont naquit un peuple. La libération de ce peuple élu, sorti d'Égypte en passant par un chemin de libération miraculeuse, la mer des Roseaux improprement dénommée « mer Rouge », dont le récit biblique, appuyé par l'archéologie, nous donne une connaissance très certaine. Pendant des siècles, jusqu'à la venue du Christ, dans la veillée de Pâques, les Juifs ont célébré cet événement comme la manifestation de la Providence divine qui les conduisait dans l'attente du Sauveur. Mais à son avènement parmi eux, ils l'ont rejeté et mis à mort.

Eh bien ! au moment où Jésus paraissait vaincu et s'anéantissait devant les hommes et devant son Père, Il obtenait en fait la Victoire et méritait d'arracher au péché et de purifier l'humanité tout entière. Le Pape en arrive à cet acte de Foi :

« Comme nous l'a rappelé le concile Vatican II (cf. *SACROSANCTUM CONCILIUM*, n. 5) en citant l'Écriture, les Pères et la Liturgie – les piliers de la Tradition authentique – c'est du côté du Christ endormi sur la croix qu'est né l'admirable sacrement de toute l'Église. » Nombreuses références à saint Augustin.

« Le parallèle entre le premier et le nouvel Adam est étonnant : de même que du côté du premier Adam, après l'avoir plongé dans un profond sommeil, Dieu a tiré Ève, de même du côté du nouvel Adam, endormi dans le sommeil de la mort sur la croix, naît la nouvelle Ève, l'Église. L'étonnement pour nous réside dans les paroles que nous pouvons imaginer que le nouvel Adam s'est appropriées en regardant l'Église : “ Cette fois, c'est l'os de mes os, la chair de ma chair. ” (Gn 2,23) Pour avoir cru en sa Parole et être descendus dans les eaux du baptême, nous sommes devenus l'os de ses os et la chair de sa chair. »

Puisque le Pape se réfère au concile Vatican II, il n'est pas étonnant de le voir négliger « les paroles » qu'il n'est pas nécessaire d'« imaginer » puisque Jésus les a prononcées distinctement, d'abord à l'adresse de sa Mère :

« Voici votre fils ! »

Puis à saint Jean :

– *Voici ta Mère !* »

L'omission de cette Médiation maternelle n'empêche pas François de poursuivre : « Sans cette incorporation, il n'y a aucune possibilité de vivre la plénitude du culte rendu à Dieu. En effet, il n'y a qu'un seul acte de culte parfait et agréable au Père, à savoir l'obéissance du Fils dont la mesure est sa mort sur la croix. La seule façon de participer à son offrande est de devenir des “ fils dans le Fils ”. C'est le don que nous avons reçu. Le sujet qui agit dans la Liturgie est toujours et uniquement le Christ-Église, le Corps mystique du Christ. » (n°s 14-15)

« La seule façon de participer à son offrande est de devenir des “ fils dans le Fils ”. » Vraiment ? Alors, la seule façon de communier à la divine Victime est de devenir « fils dans le Fils » de Dieu, et enfants de Marie, sa divine Mère, non ? D'ailleurs, le Pape a consacré tout son peuple, en même temps que la Russie et l'Ukraine orthodoxes, au Cœur Immaculé de Marie, le 25 mars, dans un acte solennel et explicite. Comment se fait-il que cette LETTRE APOSTOLIQUE adressée à ce même peuple, en date du 29 juin, n'y fasse pas la moindre allusion ?

Nous lisons la réponse à cette question au n° 31 : « Il serait banal de lire les tensions, malheureusement présentes autour de la célébration, comme une simple divergence entre différentes sensibilités envers une forme rituelle. La problématique est avant tout ecclésiologique. Je ne vois pas comment on peut dire que l'on reconnaît la validité du Concile – bien que je m'étonne qu'un catholique puisse prétendre ne pas le faire – et ne pas accepter la réforme liturgique née de *SACROSANCTUM CONCILIUM*, un document qui exprime la réalité de la liturgie en lien intime avec la vision de l'Église admirablement décrite par *LUMEN GENTIUM*. » Avec « cette goujaterie », dénoncée avec indignation par notre Père, de reléguer la Sainte Vierge au dernier chapitre en affirmant : « “ Ce rôle subordonné (sic !) de Marie (tout court, sans titre ni couronnes), l'Église le professe sans hésitation ; elle ne cesse d'en faire l'expérience ; elle le recommande au cœur des fidèles ”, etc. Dites ce que vous voudrez, ajoutait notre Père, mais ceux qui parlent en ces termes, se donnant comme l'Église, ont envers la Très Sainte Vierge Marie une absence de tact, de vénération, de respect, d'amour qui est ici, scandaleux. » (*AUTODAFÉ*, p. 128-129) Et qui constitue précisément l'injure, indifférence et blasphème dont Elle a demandé réparation à Pontevedra, sous peine de terribles châtements d'un Fils de Dieu jaloux du

culte qu'il veut nous voir rendre à Marie, profané en "culte de l'homme".

Je l'ai écrit à Mgr Joly : depuis la Pentecôte jusqu'au concile Vatican II que Jean XXIII voulait être une nouvelle Pentecôte, « la liturgie était œuvre sacerdotale, du Christ et de l'Église, plus divine qu'humaine, de prédication, de sacrifice sacramentel et de louange divine, célébrée pour le bien spirituel des fidèles, mais non sans leur pieux concours.

« Après le Concile, elle est devenue le plus souvent soit insipide soit une création spontanée, à prétention esthétique, moderne, de l'homme qui se rend un culte à lui-même. Insoucieuse de plaire à Dieu et de mériter ses grâces, la liturgie postconciliaire est tout occupée de plaire à l'homme comme un art, et de mériter qu'il s'y intéresse et participe.

« C'est pourquoi le concile Vatican II, en lui-même, n'a pas défini la liturgie de l'avenir. Il a été une étape décisive dans l'ouverture de l'Église aux nouveautés. Cette étape fut bientôt dépassée et il fut admis que "l'obéissance au Concile" consistait à "dépasser" ce qu'il autorisait et à "développer" ce qu'il contenait en germe. Et depuis plus de cinquante ans, il n'est pas un hérésiarque qui ne se soit réclamé du Concile pour mener son action au grand jour, en pleine immunité, spécialement dans le domaine liturgique par les orientations, les libertés, la créativité ouvertes par la réforme conciliaire, et plus spécialement dans le bouleversement de la messe et la suppression de toutes les cérémonies et dévotions du culte eucharistique et marial.

« Le vrai problème n'est pas le rite en lui-même. Nous ne demandons pas qu'on nous accorde quelques cérémonies en latin, à l'écart, et le droit de faire trois genuflexions au lieu d'une. Nous avons toujours reconnu que la messe dite selon le nouvel ordo de 1970 était valide.

« Non, il s'agit, pour nous réconcilier, de se réconcilier d'abord avec Dieu en réparant les injures qui lui sont faites officiellement dans le sacrement de son Corps et de son Sang par des théologiens hérétiques et des prêtres parjures.

« On ne peut plus rester insensible à la tristesse de Dieu qui a bouleversé François de Fatima, ni à la requête pressante de l'Ange de Fatima en 1916 : *"Mangez et buvez le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats. Réparez leurs crimes et consolez votre Dieu."* » (IL EST RESUSCITÉ n° 229, février 2022, p. 16)

Le 13 juillet 1917, les enfants ont vu la cause du chagrin de Dieu : « Une grande ville » figurait l'état à venir de l'Église : elle était « à moitié en ruine ». QU'EST-CE QUE L'ÉGLISE ? Selon la

lumineuse définition catholique, « nous professons qu'elle est l'organisme humain créé par lequel Dieu appelle tous les hommes au salut et leur donne, s'ils y adhèrent par la foi, la justification et la grâce pour la vie éternelle. L'Église est donc le moyen et le lieu de la vraie religion, union des hommes avec l'Unique Dieu. L'Église est une mère qui engendre, par une nouvelle naissance, les fils d'Adam à la grâce retrouvée. Elle est une famille où se transmet la vie divine, depuis le Christ, de génération en génération. L'Église est humaine et divine. La Révélation seule nous le fait connaître en deux vérités liées et complémentaires. Tout d'abord le mystère de l'Église est celui d'une société humaine dont le Fils de Dieu est le fondateur humain et demeure le Chef Souverain toujours vivant et glorieux. Il la gouverne en effet Lui-même, à l'aide d'une hiérarchie qu'il a fondée et munie de ses propres Pouvoirs divins et de ses droits. C'est par Lui-même, puis par ses Apôtres comme par leurs successeurs, que le Christ crée et organise son Église comme un Corps social, vivant et vivifiant, saint et parfait. La hiérarchie est la cause efficiente, cause créée, humaine, historique et visible.

« Cependant, l'union de l'Église humaine à son Chef divin n'est pas physique, comme dans l'Incarnation, mais morale. Elle suppose dans l'Église une volonté sainte, une énergie divine, un principe de fidélité qui la tienne indéfectiblement unie à son Chef. Cette "Âme incréée" de l'Église est la Personne du Saint-Esprit, qui lui a été envoyée au jour de la Pentecôte par le Père et le Fils. Âme divine de ce Corps unique et particulier, le Paraclet a une affinité profonde avec cette Église, l'Église catholique seule.

« Même quand il sollicite tous les hommes à la Vie divine, c'est en dépendance et en vue de son Église unique. Cette œuvre de l'Esprit-Saint est la "cause formelle" ou le "principe immanent d'organisation" de ce Corps social dont le Christ est le Chef : c'est dire que son Énergie descend et se communique hiérarchiquement de la Tête aux membres selon les degrés des Pouvoirs institués par le Christ. Même là où l'Esprit-Saint agit en toute liberté par le don de "charismes", ce n'est ni en contradiction ni en division d'avec l'institution hiérarchique et sa discipline apostolique.

« La Constitution *LUMEN GENTIUM* a perverti cette lumineuse définition catholique de l'Église.

« Tout d'abord en la faisant LUMIÈRE DU MONDE, l'Église ne se suffit plus à elle-même. Elle n'est plus tournée vers le service de Dieu, attirant tous les hommes à cette vie supérieure dont elle détient seule

les clefs. Elle est occupée, passionnée du monde, de sa réussite, lui donnant vaguement une énergie dite divine, une lumière d'Esprit, une onction christique, pour lui permettre de s'achever pleinement sur terre. On aura vite fait de déduire que partout où il y a "animation spirituelle" ou "culturelle", générosité, lutte libératrice parmi les hommes, sous une forme neuve, l'Église est là.

« Ensuite, la Constitution a procédé à une révolution en présentant d'abord l'Église comme "*peuple de Dieu*" avant de traiter de la question de la hiérarchie dont la pyramide se trouve du coup renversée. Il y aurait donc d'abord le Peuple et ce Peuple est donné tout vivant, tout illuminé, tout sanctifié, rassemblé avant qu'intervienne le moins du monde la hiérarchie, par l'action directe, invisible, gratuite, inattendue, illuminée de... l'Esprit-Saint ! Et voilà toute la structure de l'Église renversée, ses frontières abattues. Ce peuple de Dieu déborde largement les étroites limites du catholicisme et, plein d'Esprit, il est revêtu de toutes les perfections : tous y sont prophètes, prêtres, et rois. Quand on songera à parler de la hiérarchie, on n'aura plus à lui donner qu'un rôle accessoire et vaguement antagoniste. On la mettra "*au service*" de ce peuple de dieux !

« Par ailleurs, et malgré une *NOTA PRÆVIA* vite oubliée, la Constitution *LUMEN GENTIUM* a donné l'apparence de faire triompher L'IDÉE DE COLLÉGIALITÉ en faisant du Collège épiscopal le fait premier, dépositaire du "don spirituel" accordé par l'Esprit-Saint au collège des Apôtres. Ainsi sont affirmés "*le caractère et la nature collégiale de l'ordre épiscopal*". Et c'est ce collège que, dans une phrase extraordinairement équivoque, le Concile fait "*le sujet d'un pouvoir suprême et plénier sur toute l'Église*"... cela dit avec mille ménagements pour l'autorité du Pape ! Et avec le décret *OPTATAM TOTIUS ECCLESIAE RENOVATIONEM*, les évêques qui jouissaient jusqu'alors d'une autorité réelle et personnelle sur un territoire limité, exercent désormais sur d'immenses régions et sur un univers illimité une apparence de pouvoir sans autorité réelle, à l'encontre même de la constitution divine de l'Église telle que l'a prévue son Fondateur, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Enfin, de ce renversement de la hiérarchie, de ce nouveau service du monde, il est logiquement résulté LA PROMOTION DU LAÏCAT au détriment du prêtre qui n'a plus de fonction propre où il serait irremplaçable, sauf pour la validité de certains sacrements.

« Le travail réel est aux laïcs dont il est seulement et vaguement l'animateur, le conseiller, le

porteur de la Parole. Résultat : il n'y a plus de prêtres, les évêques n'ayant cessé de les livrer au *diktat* des laïcs, lesquels se retrouvent avec toujours plus de nouveaux ministères, jusqu'à conduire les enterrements, donner la communion, prêcher, et un beau jour présider l'Eucharistie... ! » (*ibid.*, p. 16-17)

D'UNE RÉFORME À L'AUTRE

Mgr Joly ne m'a rien répondu. Pas même un accusé de réception. Mais le Saint-Père a répondu, lui, que j'ai supplié de daigner obéir à la demande de l'Enfant-Jésus et de sa Très Sainte Mère. En effet, le 10 décembre 1925, ils apparurent ensemble à Lucie, l'Enfant à côté d'Elle, porté sur une nuée lumineuse. Elle mit la main sur l'épaule de Lucie et lui montra, en même temps, un Cœur entouré d'épines qu'elle tenait dans l'autre main. Alors, l'Enfant lui dit : « *Aie compassion du Cœur de ta très Sainte Mère, entouré des épines que les hommes ingrats lui enfoncent à tout moment, sans qu'il y ait personne pour faire acte de réparation afin de les en retirer.* »

« Ensuite, la très Sainte Vierge lui dit : "*Vois, ma fille, mon Cœur entouré d'épines que les hommes ingrats m'enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingratitude. Toi, du moins, tâche de me consoler et dis que tous ceux qui, pendant cinq mois, le premier samedi, se confesseront, recevront la sainte Communion, réciteront un chapelet, et me tiendront compagnie pendant quinze minutes en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, en esprit de réparation, je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme.*" »

À ces demandes que je me suis permis de lui rappeler dans une lettre parvenue sur son bureau, le pape François oppose un refus formel, public, dans son homélie du 29 juin 2022, rejetant, à la suite du Père de Lubac, « *une religion de cérémonies et de dévotions* ». Au profit de quelle "religion" ? La religion du concile Vatican II, fruit de la troisième Réforme.

LA RÉFORME DU PAPE FRANÇOIS.

Première Réforme : Luther, Calvin, Zwingli. Deuxième Réforme : Congar, Rahner, de Lubac. Troisième Réforme : François, « *un Évêque vêtu de Blanc* », qui marche « *d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine* ».

« *La non-acceptation de la réforme, ainsi qu'une compréhension superficielle de celle-ci, nous détournent de la tâche de trouver les réponses à la question que je reviens à répéter : comment pouvons-nous grandir dans la capacité de vivre pleinement l'action liturgique ? Comment conti-*

nuer à nous laisser surprendre par ce qui se passe dans la célébration sous nos yeux ? Nous avons besoin d'une formation liturgique sérieuse et vitale. » (n° 31, § 2)

« Revenons encore une fois au Cénacle de Jérusalem. Au matin de la Pentecôte naît l'Église, cellule initiale de l'humanité nouvelle. Seule la communauté des hommes et des femmes – réconciliés parce que pardonnés, vivants parce qu'Il est vivant, vrais parce qu'habités par l'Esprit de vérité – peut ouvrir l'espace étroit de l'individualisme spirituel. » (n° 32) Qu'est-ce que « l'individualisme spirituel » ? S'il s'agit de “sauver son âme”, c'est quand même le souci premier : « Je n'ai qu'une âme, qu'il faut sauver ! »

En quoi consiste donc cette communauté nouvelle, à laquelle le pape François veut conformer son Église ? « C'est la communauté de la Pentecôte qui est capable de rompre le Pain dans la certitude que le Seigneur est vivant, ressuscité des morts, présent par sa parole, par ses gestes, par l'offrande de son Corps et de son Sang. » (n° 33)

« Rompre le Pain » n'est pas encore célébrer le Saint-Sacrifice de la Messe. « La certitude que le Seigneur est vivant », ne suffit pas à transformer ce « pain » en Corps du Christ. Dès lors, que signifie « l'offrande de son Corps et de son Sang » ? Rien d'autre que ceci :

« Dès lors, la célébration devient le lieu privilégié – mais pas le seul – de la rencontre avec Lui. » Notre religion catholique d'avant la triple “réforme”, considérait la « communion » comme une “rencontre” certes, « rencontre de l'homme-chrétien avec Dieu comme tous les autres sacrements », mais l'Eucharistie est leur sommet à tous parce que celle-ci s'effectue non par quelque matière ou personne interposée, servant d'instrument de communication mais par le propre corps “instrument conjoint de la divinité”, comme dit saint Thomas, dans la Personne même vivante et agissante du Fils de Dieu fait homme, Verbe incarné.

Tandis que, selon le pape François, « nous savons que c'est seulement par cette rencontre que l'homme devient pleinement homme ». Qu'est-ce que devenir « pleinement homme » et comment cela se fera-t-il ? « Seule l'Église de la Pentecôte peut concevoir l'être humain comme une personne, ouverte à une relation pleine et entière avec Dieu, avec la création et avec ses frères et sœurs. »

Qu'est-ce que « l'Église de la Pentecôte » ? Ça n'est pas l'Église catholique et nous allons comprendre pourquoi. C'est une question de “formation”. Le Pape cite Guardini indiquant que

la première tâche pratique à accomplir consiste, « portés par cette transformation intérieure de notre époque, nous devons réapprendre à vivre comme hommes en un rapport religieux ».

« C'est ce que la Liturgie rend possible, ajoute le Pape. Pour cela, nous devons être formés. Guardini lui-même n'hésite pas à affirmer que sans formation liturgique, “les réformes des rites et des textes ne seront d'aucune aide”. Je n'ai pas l'intention de traiter maintenant de manière exhaustive le thème très riche de la formation liturgique. Je voudrais seulement proposer quelques pistes de réflexion. Je pense que nous pouvons distinguer deux aspects : la formation pour la liturgie et la formation par la liturgie. La première est fonctionnelle par rapport à la seconde qui est essentielle. » (n° 34) La seconde est en effet capitale selon l'adage qui la résume : « *Lex credendi, lex orandi* », c'est la foi qui dicte la liturgie, et non pas l'inverse.

C'est pourquoi le Pape parle d'abord de « formation pour la liturgie »... réformée, afin d'aider « tous et chacun à acquérir la capacité de comprendre les textes eucharistiques, les dynamiques rituelles et leur signification anthropologique » (n° 35).

En particulier, le « culte de l'homme » sous-jacent, instauré par le pape Paul VI dans son discours de clôture du concile Vatican II.

Le pape François commence par rappeler que « le jour de son ordination, chaque prêtre entend l'évêque lui dire : “Réalise ce que tu vas faire, imite ce que tu vas célébrer, conforme ta vie au mystère de la croix du Christ Seigneur”. » (n° 36) C'est pourquoi « la compréhension théologique de la liturgie ne permet en aucun cas de comprendre ces paroles comme si tout était réduit à l'aspect culturel. Une célébration qui n'évangélise pas n'est pas authentique, de même qu'une annonce qui ne conduit pas à une rencontre avec le Seigneur ressuscité dans la célébration n'est pas authentique. Et puis l'une et l'autre, sans le témoignage de la charité, ne sont qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante (cf. 1 Co 13, 1). » (n° 37)

« Puisque le don du mystère célébré dépasse notre capacité de le connaître » (n° 38), le but de tous nos travaux de séminaire doit être « vivre une véritable communion avec Dieu » (n° 39). Ce qui conduit à « réfléchir sur le deuxième sens que nous pouvons comprendre dans l'expression “formation liturgique”. Je me réfère au fait que nous sommes formés, chacun selon sa vocation, à partir de la participation à la célébration liturgique. Même la connaissance qui vient des études, dont je parlais tout à l'heure, pour qu'elle ne devienne pas une sorte de rationalisme, doit servir à réaliser l'action

formatrice de la Liturgie elle-même en chaque croyant dans le Christ. » (n° 40) Toutes “confessions” réunies.

Qu'est-ce à dire ? « *La pleine mesure de notre formation est notre conformation au Christ. Je le répète : il ne s'agit pas d'un processus mental abstrait, mais de devenir Lui. C'est dans ce but qu'est donné l'Esprit, dont l'action est toujours et uniquement de façonner le Corps du Christ. Il en est ainsi du pain eucharistique, et de chacun des baptisés appelés à devenir toujours plus ce qui a été reçu comme don au Baptême, à savoir être membre du Corps du Christ.* » (n° 41)

Qu'est-ce que le « *pain eucharistique* » ? C'est du pain !

Saint Léon le Grand que cite le pape François, ne parle pas ainsi : « *Notre participation au Corps et au Sang du Christ n'a d'autre fin que de nous faire devenir ce que nous mangeons.* » (n° 41)

Mais François s'explique : « *Cet engagement existentiel se produit – en continuité et en cohérence avec la méthode de l'Incarnation – de manière sacramentelle. La liturgie se fait avec des choses qui sont l'exact opposé des abstractions spirituelles : le pain, le vin, l'huile, l'eau, les parfums, le feu, les cendres, la pierre, les tissus, les couleurs, le corps, les mots, les sons, les silences, les gestes, l'espace, le mouvement, l'action, l'ordre, le temps, la lumière. Toute la création est une manifestation de l'amour de Dieu, et à partir du moment où ce même amour s'est manifesté dans sa plénitude dans la croix de Jésus, toute la création a été attirée vers lui. C'est toute la création qui est assumée pour être mise au service de la rencontre avec le Verbe : incarné, crucifié, mort, ressuscité, monté vers le Père. C'est ce que chantent la prière sur l'eau des fonts baptismaux, mais aussi la prière sur l'huile du saint chrême et les paroles pour la présentation du pain et du vin – tous fruits de la terre et du travail de l'homme.* » (n° 42)... Et de « *l'amour de Dieu... manifesté dans sa plénitude dans la croix de Jésus* », non ? Non ! parce que l'Incarnation n'est pas un « *mystère* », c'est une « *méthode* ».

« *Pain eucharistique* » ou « *Corps et Sang du Christ* » ? À lire le pape François, on ne saisit pas la différence. Le premier est « *le fruit de la terre et du travail de l'homme* ». Le second est le fruit béni des entrailles de Marie. J'ai écrit à Mgr Joly pour lui demander comment il fallait entendre le « *culte de l'homme* », il ne m'a pas répondu. Le pape François répond dans cette LETTRE que le culte de l'homme est la même chose que le culte de Dieu parce que « *nous sommes la gloire de Dieu. C'est par la grâce que nous avons été sauvés (cf. Ep 2,5).*

Irénée, doctor unitatis, nous le rappelle : “La gloire de Dieu est l'homme vivant, et la vie de l'homme consiste dans la vision de Dieu.” »

Saint Irénée fut le “*docteur de l'Unité*” en combattant les hérésies sous la forme du gnosticisme. Le pape François y revient.

SYMBOLISME.

Le Pape cite Guardini : « *C'est ainsi que s'ébauche la première tâche du travail de formation liturgique : l'homme doit retrouver sa puissance symbolique* » (n° 44), particulièrement celle du « *symbole de notre corps. Il est un symbole parce qu'il est une union intime de l'âme et du corps ; il est la visibilité de l'âme spirituelle dans l'ordre corporel ; et en cela consiste l'unicité humaine, la spécificité de la personne irréductible à toute autre forme d'être vivant. Notre ouverture au transcendant, à Dieu, est constitutive : ne pas la reconnaître nous conduit inévitablement non seulement à une méconnaissance de Dieu mais aussi à une méconnaissance de nous-mêmes. Il suffit de regarder la manière paradoxale dont le corps est traité, à un moment soigné de manière presque obsessionnelle, inspiré par le mythe de l'éternelle jeunesse, et à un autre moment réduisant le corps à une matérialité à laquelle on refuse toute dignité. Le fait est que l'on ne peut pas donner de valeur au corps en partant uniquement du corps lui-même. Tout symbole est à la fois puissant et fragile. S'il n'est pas respecté, s'il n'est pas traité pour ce qu'il est, il se brise, perd sa force, devient insignifiant.*

« *Nous n'avons plus le regard de saint François qui regardait le soleil – qu'il appelait frère parce qu'il le sentait ainsi – le voyait bellu e radiante cum grande splendore, et, émerveillé, chantait : de te Altissimu, porta significatione. Le fait d'avoir perdu la capacité de saisir la valeur symbolique du corps et de toute créature rend le langage symbolique de la liturgie presque inaccessible à la mentalité moderne. Et pourtant, il ne peut être question de renoncer à ce langage. On ne peut y renoncer parce que c'est ainsi que la Sainte Trinité a choisi de nous atteindre à travers la chair du Verbe.* » (n° 44)

Le mystère de l'Incarnation... un symbole ? Oui ! dès lors la question n'est pas de retrouver la foi, de faire des actes de foi dans le mystère d'un Dieu fait homme, mais de « *redevenir capables de symboles. Comment pouvons-nous à nouveau savoir les lire et être capables de les vivre ? Nous savons bien que la célébration des sacrements, par la grâce de Dieu, est efficace en soi (ex opere operato),*

mais cela ne garantit pas le plein engagement des personnes sans une manière adéquate de se situer par rapport au langage de la célébration.» (n° 45)

Comment y parvenir ? *« Avant tout, nous devons retrouver la confiance dans la création »,* parce que *« dès le début, les choses créées contiennent le germe de la grâce sanctifiante des sacrements »* (n° 46). Avant l'Incarnation ? Malgré le péché originel ? Bien plus : avant la Rédemption ! Sans la Croix du Christ !

Le Pape prend un exemple pour illustrer *« l'éducation nécessaire pour pouvoir acquérir l'attitude intérieure qui nous permettra d'utiliser et de comprendre les symboles liturgiques. Permettez-moi de l'exprimer d'une manière simple. Je pense aux parents, ou plus peut-être, aux grands-parents, mais aussi à nos pasteurs et catéchistes. Beaucoup d'entre nous ont appris d'eux la force des gestes de la liturgie, comme, par exemple, le signe de la croix, l'agenouillement, les formules de notre foi. Peut-être n'avons-nous pas de souvenir réel de cet apprentissage, mais nous pouvons facilement imaginer le geste d'une grande main qui prend la petite main d'un enfant et l'accompagne lentement en traçant pour la première fois sur son corps le signe de notre salut. Des paroles accompagnent le mouvement, elles aussi dites lentement, presque comme si elles voulaient s'appropriier chaque instant du geste, prendre possession de tout le corps : "Au nom du Père... et du Fils... et du Saint-Esprit... Amen." Et puis la main de l'enfant est laissée seule, et on la regarde répéter toute seule, avec une aide toute proche en cas de besoin. Mais ce geste est maintenant consigné, comme une habitude qui va grandir avec lui, en lui donnant un sens que seul l'Esprit sait lui donner. »* Parce que ni papa, ni maman, ni grand-père, ni grand-mère ne lui ont expliqué la mort de Jésus sur la Croix ? Non, surtout pas ! Parce que *« ce geste, ajoute le Pape, sa force symbolique, est à nous, il nous appartient, ou mieux, nous lui appartenons. Il nous donne une forme. Nous sommes formés par lui. Il n'est pas nécessaire de faire beaucoup de discours ici. Il n'est pas nécessaire d'avoir tout compris dans ce geste. Ce qu'il faut, c'est être petit, à la fois dans l'envoi et dans la réception. Le reste est l'œuvre de l'Esprit. C'est ainsi que nous sommes initiés au langage symbolique. »* (n° 47) Le Nom du "Père", "langage symbolique" ? Même expliqué par papa ? Le récit de la Passion du Fils, "langage symbolique" ? même représenté en sa cruelle vérité sur le crucifix ? Et la Sagesse, premier don du Saint-Esprit, langage symbolique ? Pas pour un

enfant "sage" ! Encore moins pour celui qui ne l'est pas et que son papa punit de sa sottise !

À l'école de Guardini, tous les mystères historiques de notre sainte religion s'évanouissent dans le "symbolisme", une manière de parler, jusque dans le catéchisme, *PIERRES VIVANTES* en particulier. Cet Italien publiait en 1923 que l'Écriture sainte était anthropomorphique.

Ainsi, l'Ascension du Christ était-elle figurative, et non pas historique parce que physiquement impossible. C'était une image sans réalité. Cela nous revient aujourd'hui ! dans l'enseignement du pape François. Désormais, il en va de notre Credo comme d'un tricot dont toutes les mailles se défont à partir d'une négation ponctuelle : depuis le mystère de la Sainte Trinité, jusqu'à celui de la mort et de la résurrection du Christ, de sa descente aux Enfers et de son Ascension dans le Ciel.

Sous le titre d'*Ars celebrandi*, le Pape efface la notion de *Lex credendi* : *« L'action de la célébration est le lieu où, par le biais du mémorial, le mystère pascal est rendu présent afin que les baptisés, par leur participation, puissent en faire l'expérience dans leur propre vie. »* Qu'est-ce que le « mystère pascal rendu présent » ? Pour le célébrer *« il est nécessaire de comprendre la dynamique du langage symbolique, sa nature particulière, son efficacité »,* en évitant *« l'invasion d'éléments culturels assumés sans discernement et qui n'ont rien à voir avec une compréhension correcte de l'inculturation »* (n° 49).

UNE GNOSE QUI S'IGNORE.

Sous le titre *La liturgie : un antidote contre le venin de la mondanité spirituelle*, le Pape écrit au début de la LETTRE APOSTOLIQUE : *« J'ai mis en garde à plusieurs reprises contre une tentation dangereuse pour la vie de l'Église, la "mondanité spirituelle" : j'en ai longuement parlé dans l'Exhortation EVANGELII GAUDIUM (n° 93-97), en identifiant le gnosticisme et le néo-pélagianisme comme les deux modes reliés entre eux qui alimentent cette mondanité spirituelle. »*

« Le premier réduit la foi chrétienne à un subjectivisme qui enferme l'individu "dans l'immanence de sa propre raison ou de ses propres sentiments" » (EVANGELII GAUDIUM, n° 94). »

Faut-il l'appeler par son nom ? C'est le *modernisme*, condamné par saint Pie X sous ces deux chefs de "rationalisme" et d'"immanence" comme contraire à la foi non pas "chrétienne" mais catholique, apostolique et romaine. Cette précision manque aux condamnations de François.

« *Le second annule la valeur de la grâce pour ne compter que sur ses propres forces, donnant lieu à “un élitisme narcissique et autoritaire où, au lieu d’évangéliser, on analyse et on classe les autres, et au lieu de faciliter l’accès à la grâce, on consomme de l’énergie à contrôler” (EVANGELIUM, n° 94).* »

Ce qui est visé ici est précisément la différence que je viens de rappeler entre Église “catholique” et Église “chrétienne”. La première dénomination relève d’« *un élitisme narcissique – “catholique et Français toujours” – et d’un autoritarisme* » qui condamne toutes les formes de schisme et d’hérésie, selon lequel « *au lieu d’évangéliser, on analyse et on classe les autres* » – les protestants, luthériens, calvinistes, anglicans, les orthodoxes. « *Au lieu d’évangéliser* »... qui ? Les mêmes !

Qu’est-ce qu’évangéliser ? C’est consacrer toute son énergie à faciliter l’accès à la grâce plutôt qu’à « *contrôler* » la foi et les mœurs d’un chacun.

« *Ces formes déformées de christianisme* », qui ont sévi particulièrement lors de la Contre-Réforme catholique aux XVI^e et XX^e siècles « *peuvent avoir* », encore au XXI^e siècle, des conséquences désastreuses pour la vie de l’Église. Par exemple si je « *contrôle* », à l’aide d’un ordinateur, que la LETTRE APOSTOLIQUE *DESIDERIO DESIDERAVI* ne prend pas appui sur la Présence réelle de Jésus au Saint-Sacrement, pas plus que du Cœur Immaculé de Marie qui lui est conjoint. Pour une raison explicitée aussitôt par le pape François : « *Il est évident, d’après ce que j’ai rappelé ci-dessus, que la Liturgie est, par sa nature même [entendez : symbolique], l’antidote le plus efficace contre ces poisons.* » Le Père Congar disait, de la dévotion à la Sainte Vierge : ce “cancer” (n° 18).

« *La liturgie ne dit pas “je” mais “nous” et toute limitation de l’étendue de ce “nous” est toujours démoniaque.* » (n° 19) Or, la « *limitation* » vient du fait que « *l’homme moderne – pas dans toutes les cultures au même degré – a perdu la capacité de s’engager dans l’action symbolique qui est une caractéristique essentielle de l’acte liturgique* » (n° 27).

Sans oublier le « *lourd héritage que nous a laissé l’époque précédente – avant le Concile –, fait d’individualisme et de subjectivisme (qui rappellent à nouveau le pélagianisme et le gnosticisme).* Elle consiste aussi en un spiritualisme abstrait qui contredit la nature humaine elle-même, car la personne humaine est un esprit incarné et donc, en tant que tel, capable d’action et de compréhension symboliques. » (n° 28)

Nous sommes maintenant en état de comprendre

la portée de cette LETTRE APOSTOLIQUE, véritable encyclique, cependant dénuée de toute infailibilité. Heureusement ! Son objectif est « *de comprendre la dynamique du langage symbolique, sa nature particulière, son efficacité* » (n° 49), ressort de l’institution du sacrement de l’Eucharistie.

Guardini écrivait en 1923 : « *Nous devons comprendre à quel point nous nous sommes profondément enlisés dans l’individualisme et le subjectivisme ; à quel point nous nous sommes maintenant affaiblis et combien étroite est devenue la dimension de notre vie religieuse.* » Le pape François applique ces lignes à notre actualité... soixante ans après le Concile ! Celui-ci n’aurait-il donc porté aucun remède à cet “enlissement” ? Il semble bien, car le pape François poursuit la citation de ce texte de Guardini presque centenaire : « *L’ardent désir de cultiver un grand style de prière doit à nouveau s’éveiller ; la volonté d’essentialité doit aussi revivre dans la prière. La voie à suivre pour y arriver est celle de la discipline ; du renoncement aux satisfactions faciles et sans effort ; du travail rigoureux, accompli dans l’obéissance à l’Église, pour notre conduite et notre être religieux.* »

« *Obéissance à l’Église* » : nous y voilà ! « *C’est ainsi que l’on apprend l’art de célébrer* », ajoute le pape François (n° 50). En obéissant à l’Église qui a parlé par le concile Vatican II.

Première application : « *Il s’agit d’une attitude que tous les baptisés sont appelés à vivre* », et pas seulement « *les ministres ordonnés qui exercent le service de la présidence* ». Par exemple, « *le silence liturgique... symbole de la présence et de l’action de l’Esprit Saint qui anime toute l’action de la célébration* », depuis « *l’acte pénitentiel* » du début où il conduit à la douleur du péché et au désir de conversion, jusqu’à « *la prière eucharistique, après la communion* », où il « *nous dispose à adorer le Corps et le Sang du Christ* » et suggère à chacun « *ce que l’Esprit veut opérer dans nos vies pour nous conformer au Pain rompu* » (n° 52), symbole du Corps et du Sang du Christ.

Surtout, « *le ministre ordonné est lui-même l’un des modes de présence du Seigneur qui rendent l’assemblée chrétienne unique, différente de toute autre assemblée (cf. SACROSANCTUM CONCILIUM, n° 7).* Ce fait donne une profondeur “sacramentelle” – au sens large – à tous les gestes et paroles de celui qui préside. L’assemblée a le droit de pouvoir sentir dans ces gestes et ces paroles le désir que le Seigneur a, aujourd’hui comme à la dernière Cène, de continuer à manger la Pâque avec nous. C’est donc le Seigneur Ressuscité qui est le protagoniste, et certainement pas nos imma-

turetés qui cherchent, en assumant un rôle et une attitude, une présentabilité qu'elles ne peuvent avoir. Le prêtre lui-même devrait être submergé par ce désir de communion que le Seigneur a envers chacun. C'est comme s'il était placé au milieu entre le cœur brûlant de l'amour de Jésus et le cœur de chaque croyant, objet de son amour.»

« *Présider l'Eucharistie* », ce n'est pas célébrer le Saint-Sacrifice, « *c'est être plongé dans la fournaise de l'amour de Dieu* », c'est exprimer « *le désir que le Seigneur a aujourd'hui comme à la dernière Cène, de continuer à manger la Pâque avec nous. C'est donc le Seigneur Ressuscité qui est le protagoniste* », déjà ressuscité... avant de souffrir Mort et Passion ! Exit Jésus crucifié ! (n° 57)

« *Lorsque la première communauté rompt le pain en obéissant au commandement du Seigneur, elle le fait sous le regard de Marie qui accompagne les premiers pas de l'Église : – Tous étaient assidus à la prière, avec des femmes, avec Marie la mère de Jésus – (Ac 1, 14). La Vierge Mère “veille” sur les gestes de son Fils confiés aux apôtres. Comme elle l'a fait après les paroles de l'ange Gabriel, elle protège à nouveau dans son sein, ces gestes qui font/forment le corps de son Fils. Le prêtre, qui répète ces gestes en vertu du don reçu dans le sacrement de l'Ordre, est lui-même protégé dans le sein de la Vierge. Avons-nous vraiment besoin ici d'une règle pour nous dire comment nous devons agir ?* » (n° 58) Exit le “Cœur Immaculé de Marie” et la “dévotion réparatrice” des premiers samedis et son “règlement” pour consoler Notre-Dame en grand chagrin !

François l'a dit avec colère dans son homélie du 29 juin : pas de « *dévotions et de cérémonies* » ! Mais déjà... à Fatima, le 13 mai 2017 ! Le Pape n'a pas à recevoir de leçon de la Sainte Vierge. Cela dit en toute humilité : « *Devenus des instruments pour allumer le feu de l'amour du Seigneur sur la terre, protégés dans le sein de Marie* », et non pas consacrés à son Cœur Immaculé ! « *Vierge faite Église (comme le chantait saint François), les prêtres doivent laisser l'Esprit-Saint agir sur eux, pour mener à bien l'œuvre qu'il a commencée en eux lors de leur ordination. L'action de l'Esprit leur offre la possibilité d'exercer leur ministère de présidence de l'assemblée eucharistique avec la crainte de Pierre, conscient d'être pécheur (Lc 5, 1-11), avec la puissante humilité du serviteur souffrant (cf. Is 42 sq), avec le désir “d'être mangé” par les personnes qui leur sont confiées dans l'exercice quotidien du ministère.* » (n° 59)

Si tel est vraiment le fruit des acquis du concile Vatican II, « comment une si intelligente restauration

des rites des ordinations, dans leur pleine vérité et leur symbolisme le plus expressif, a-t-elle coïncidé avec la plus grave crise que le clergé ait connue dans son histoire, *crise d'identité* du sacerdoce catholique, *crise des vocations* catastrophique, sans les enrayer le moins du monde ? » L'abbé de Nantes posait la question dix ans après le Concile (CRC n° 117, mai 1977, p. 11). Elle ne trouve qu'aujourd'hui une réponse, soixante ans après l'ouverture de ce “funeste Concile” dans la Lettre du pape François : « *Le prêtre se forme en présidant les paroles et les gestes que la liturgie met sur ses lèvres et dans ses mains.* » (n° 60)

Le pape François biaise, comme le pape Paul VI dans son Discours de clôture du Synode de 1971, donnant des gages à la nouvelle conception œcuménique en parlant du prêtre uniquement comme « *Prédicateur de l'Évangile* ». Ici le titre de “Président” laisse le prêtre (et l'Évêque) au niveau d'un quelconque pasteur ou ministre réformé ! Sans la moindre allusion à son Pouvoir sacerdotal, au contraire : « *Il n'est pas assis sur un trône, car le Seigneur règne avec l'humilité de celui qui sert.* »

Comment sortir de cette antinomie ?

En comprenant, à l'école de l'abbé de Nantes, la nature profonde du pouvoir sacerdotal : l'Évêque principalement, et les prêtres sous ses ordres, n'ont pas un pouvoir sur les choses pour agir sur les âmes par leur symbolisme, mais un pouvoir filial, amical, sur la Volonté de Dieu qui s'est lié à eux, à leur œuvre, qui s'est engagé avec eux. « Ainsi Dieu veut ce qu'ils veulent, il parle par leurs paroles mêmes, il fait ce qu'ils disent. Selon les rites qu'ils accomplissent, c'est Dieu qui justifie les infidèles, c'est le Christ qui se saisit du pain et du vin pour les faire son Corps et son Sang, c'est Lui qui pardonne les péchés et bénit les mariages, envoie son Esprit-Saint selon les dons que demande et donne la Prière consécatoire. Le serviteur de Dieu, au moment de son élévation sublime au rôle de coopérateur de Dieu, s'efface et disparaît. Ce qu'il est alors ? Un médiateur, le déclencheur infailible de l'œuvre divine et son instrument. Il est nécessaire. Cette œuvre se fait bien à son geste et à sa parole puissante, par sa parole et dans son geste, mais c'est le Christ qui opère et non plus Pierre, Paul ou Apollos.

« Ainsi conçu, le Sacerdoce est, sans contradiction, tout à la fois Pouvoir et Ministère, Service et Autorité, Don de l'Esprit et Caractère de l'homme consacré, l'établissant au-dessus des hommes et le plus petit d'entre eux. » (CRC n° 117, p. 13)

(À suivre)

frère Bruno de Jésus-Marie.

SACERDOS, ALTER CHRISTUS

MON Dieu, c'est aujourd'hui que je dois écrire cette louange de votre Sacerdoce parce qu'aujourd'hui mon être est rompu, disloqué : ici le prêtre, là l'homme. L'homme ne vaut rien, n'a jamais rien valu. Vous l'avez pourtant appelé dès l'enfance afin qu'il se garde du mal et vive dans le monde comme n'en étant pas. Dans les desseins de sainteté de votre Cœur, la sublime vocation devait tout de suite prendre toute la place pour que ma réponse à vos volontés grandisse avec l'âge et que l'arbre sauvage soit prêt, au temps marqué, pour la greffe attendue. Je le savais, j'en étais infatué et je dissipaï comme un fou les biens que vous m'aviez donnés, et les années. Au matin de mon ordination, l'être humain qui entrait dans ce sanctuaire où il allait être investi du sacerdoce était un misérable pécheur, il le savait bien et, à bien peu près, il l'est resté jusqu'à ce jour. Il ne mériterait pas une seule de vos grâces, ô Jésus, et pourtant des trésors de vie passent par ses mains. S'en attribue-t-il la gloire ? Il n'est pas longtemps sans que sa sottise, sa malice, son impuissance à tout bien viennent lui rappeler jusqu'en son ministère sacré qu'il n'est rien. L'homme, oui, le fumier est toujours là, sous votre munificence, dans cette dignité sublime dont le voil à jamais revêtu.

Ce contraste aujourd'hui me torture jusqu'à me disjoindre les os. Comment est-il possible que votre Voie, votre Vérité, votre Vie passent à travers cet être de mensonge, de lâcheté, de bassesse, au point de le faire agir et être sur terre, pour les siens, comme un autre Vous-même, un autre Christ ! Et non seulement cette grâce coule de mes mains, mais elle meurt et lie tout mon être. Vous me colonisez lentement depuis ce Samedi saint et vous exigez tout pour vous. C'est un Caractère nouveau qui supprime l'ancien et me fait prêtre d'abord et non plus homme. La Majesté divine commande sa créature en son propre cœur, non par ses mérites comme il eût été beau, mais malgré elle, par la puissance de votre investiture, et c'est plus beau encore !

Alors, sortant de cette église où les mains de mon évêque m'avaient créé votre prêtre, je n'étais pas transformé, non, j'étais le même, digne de la haine et du mépris des saints – s'ils avaient de tels sentiments – mais j'étais comme doublé, habité, dépassé par un Autre qui ne pouvait en moi qu'être vénéré et aimé pour le bien divin qu'il ne cessait de faire, Vous, Jésus-Christ Souverain Prêtre. Les saints l'ont raconté mieux que je ne saurais dire. La soif de prêcher l'Évangile

était en moi, qui ne s'est jamais apaisée. Le monde me semblait un immense auditoire avide d'écouter votre Parole. Expulsé des églises, je prêchai dans les théâtres et les cinémas. Les plus grandes salles me parurent petites parce que je pensais aux foules qui restent dehors. Il est si facile de Vous raconter, votre délicieuse naissance, votre douloureuse passion, votre résurrection et votre Présence actuelle dans nos sanctuaires. L'enfant comprend et le savant écoute, avide, toute cette révélation que le plus borné des hommes peut prêcher si votre sacerdoce lui en donne le pouvoir. J'avais reçu ce Pouvoir de prêcher et je ne me suis jamais arrêté, non jamais. Comme Abel, mort je parlerai encore car votre Parole ne meurt plus. *Veritas Domini manet in æternum !*

Si ce n'était que prêcher ! Mais prêcher opère la conversion des âmes et conduit à la rémission des péchés. De Vous entendre, Vous dans le prêtre parler de Vous, les cœurs sont transpercés et ils demandent la vie, la pureté, la grâce retrouvée. Ils se jettent à genoux et réclament de rentrer en grâce avec Notre Père du Ciel qu'ils ont offensé. Vous m'avez établi, après tant d'autres qui m'ont donné l'exemple afin que je fasse comme eux, juge des âmes et leur libérateur. Hier encore, près de son camion écrasé, un homme caché sous une couverture expirait. Je passai. Et sur cette route, la venue providentielle du prêtre était comme une apparition de Vous. J'ai prononcé les paroles uniques qui, invoquant votre Corps transpercé et votre Sang répandu, lui ouvrirent les portes de l'éternité bienheureuse. Jeune camionneur inconnu, mon frère, ce prêtre qui passait est devenu pour toujours ton plus proche prochain, il te nomme son fils, en vérité tu es son enfant. Ce Pouvoir divin meurt mes lèvres et mes mains. Mais d'abord il emplit mon esprit qui écoute, aide l'aveu, excite la contrition, prépare l'âme et puis l'arrache par son jugement de rémission à sa captivité infernale et la jette toute palpitante dans l'océan d'amour de votre Cœur ! À tout moment, toujours, ce pouvoir est en moi et je ne peux plus dire : éloignez-vous de moi pécheur, car vous êtes greffé dans la fibre profonde de mon être.

Parler de Vous, pardonner en votre Nom et vous réconcilier les âmes pénitentes seraient de bien grands pouvoirs si un autre plus grand ne m'avait été donné. C'est le premier qui m'est échu, et de grâce que ce soit le dernier qui me reste ! Dire la messe, célébrer le Saint-Sacrifice. Seul le prêtre catholique a reçu de l'Épouse ce droit exorbitant sur le

Corps et le Sang de l'Époux. Combien est méconnu ce mystère ! Je sais que mes paroles seules suffisent à changer l'hostie et le calice en votre Substance même, vivante, présente et distribuée à tous les frères en nourriture et breuvage. Mais ce n'est pas que cela, cette sorte d'automatisme que déclencherait ma parole, non ! Notre évêque, pour ce peuple fidèle auquel il m'ordonnait, m'a confié le mystérieux et divin Pouvoir, quand je voudrais, pour ceux qui me le demanderaient, de vous appeler au milieu de nous. Alors, vous livrant mon corps, ma tête, mes yeux, ma langue, mon esprit pour vous servir d'instrument, je vous ferais renouveler pour nous le sacrifice de votre Croix. Alors, perdu en vous, moi l'ignoble, moi l'insensé, je réitère votre Sacrifice. La grâce de votre Sang, la vie de votre Corps jaillissent de mes lèvres, coulent de mes mains. Parce qu'il y a là un prêtre qui célèbre Sa Messe, il y a là Jésus-Christ à nouveau jeté dans le paroxysme de son Amour, et son cri vers le Père, et les sept Paroles de sa miséricorde. Quand l'action s'achève, il m'est donné de communier à la Victime sainte pour lui devenir une humanité de surcroît et je Vous donne en nourriture à tous ceux qui ont faim de Vous, en breuvage à ceux qui ont soif.

Cette vie-là devrait absorber l'autre, et le prêtre n'être plus que prêtre. Mais déjà cette vie l'emporte sur la première qui n'est plus qu'un songe. Ah ! chaque jour prêcher et prêcher encore par la parole et par l'écrit, mais dans le désir de prêcher par tout l'être livré et peut-être un jour par le sang répandu ! Chaque jour, à toute heure, remettre les péchés, relever les âmes accablées, délivrer les prisonniers, rendre la joie aux cœurs flétris, passant par nos chemins semblable à Vous sur les routes de Galilée, faisant le bien. Chaque jour célébrer votre sacrifice rédempteur non en paroles mais en acte, m'écraser de bonheur et de gloire devant l'Hostie Sainte, l'Hostie sans tache, le Calice de la vie éternelle et du salut définitif !

Si je n'étais pas, si je ne pouvais pas être prêtre, je crois que je viendrais à un prêtre, n'importe lequel, même le plus misérable, et je le prierai et supplierai à genoux de me prendre, de me joindre à son hostie et de me jeter comme une minime parcelle dans son calice pour n'être du moins qu'une seule victime avec Vous, offerte par le ministère de votre unique sacerdoce continué jusqu'à nous. Oh ! oui, le Prêtre... un autre Christ !

Allé Georges de Nantes.

(PAGE MYSTIQUE n° 40, décembre 1971).

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2021

GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE

VERS LE TRIOMPHE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

LA FRANCE, LA FRANCE SEULE

« LA FRANCE, LA FRANCE SEULE ! » telle fut l'exclamation imprimée par l'Action Française en manchette durant tout le temps de la Révolution Nationale, de 1940 à 1944, en soutien au maréchal Pétain, chef légitime et sauveur de la patrie. Avant de conclure ce camp de la Phalange, il faut en revenir à la France seule, à la France d'abord. Nous avons peu parlé de la France dans notre étude de l'histoire contemporaine. Après la Première Guerre mondiale, elle apparaît reléguée au second plan dans l'affrontement des nouvelles grandes puissances. Pire, elle semble engagée sur la voie d'un inéluctable déclin...

Et pourtant, la France a reçu du Ciel, dont nous avons vu qu'il imprime à l'histoire sa « *force axiale* », des promesses irrévocables : « *Les fautes ne resteront pas impunies, disait saint Pie X en 1911, mais elle ne périra jamais, la fille de tant de mérites, de tant de soupirs et de tant de larmes...* » Au Ciel, sainte Jeanne d'Arc et sainte Thérèse, la miniature de l'Immaculée, nouvelle Jeanne d'Arc, *sont à genoux devant Dieu et font prière pour nous*. Par les Francs s'est accomplie la geste divine dans l'histoire ; ainsi, le renouveau de la Chrétienté ne saurait se faire sans eux ; tel est l'acte de foi sur lequel se fonde un avenir possible pour notre patrie.

I. En proie à l'*angor patriæ*, c'est-à-dire à l'angoisse que nous a léguée notre Père pour la patrie menée à l'abîme par de mauvais bergers, étudions les causes de son déclin depuis l'année 1944 de sinistre mémoire, dans une première partie.

II. Attachons-nous ensuite, dans une deuxième partie à l'étude des voies de son salut. Car il faut « que France continue », c'est ce qui justifie la défense égoïste de nos intérêts nationaux. Néanmoins, il faut que ces intérêts nationaux soient correctement définis, à la lumière de l'histoire, la géographie et, plus largement, de la vocation de la France. La première condition qui commande cet intérêt au quotidien et dans la durée, c'est qu'elle retrouve une tête, c'est-à-dire un chef catholique, qui nous manque cruellement.

III. Enfin, cet égoïsme national n'est pas un chauvinisme ni un repli sur soi ; la France ne doit pas être seule contre tous, elle ne doit pas rester isolée : elle a des alliances à renouer, afin de restaurer la Chrétienté *sous le signe de Fatima*.

PREMIÈRE PARTIE

BILAN DE QUATRE-VINGTS ANS

DE RÉPUBLIQUE ATHÉE ET ANTINATIONALE

(1944-2021)

DE GAULLE, NAUFRAGEUR DE

« LA PLUS GRANDE FRANCE ».

La première vérité historique que notre Père nous a apprise alors que nous étions ses élèves au collège Saint-Martin de Pontoise, c'est que c'est de Gaulle le traître et le naufrageur de la France, et particulièrement de son magnifique Empire colonial, « la plus grande France », comme on disait alors. Par la conférence de Brazzaville, en 1944, le général félon a ouvert la voie de la décolonisation, en laissant entrevoir une indépendance possible

à nos sujets d'outre-mer. À l'Empire français, succède l'utopie gaullienne de « l'Union française », les colonies s'administrant elles-mêmes dans un chimérique « cadre français ». Même si le général de Gaulle se trouve écarté du pouvoir durant la décennie suivante, la quatrième République continue sur la lancée de Brazzaville et laisse les mains libres aux révolutionnaires dans tout l'Empire. Vous vous souvenez de l'éditorial d'AMICUS, « *Sur nos morts sans sépulture* », au sujet de la guerre d'Indochine ? AMICUS était alors notre professeur,

et il nous expliquait tous les événements. C'était clair ! La perte de notre Empire colonial signalait le déclin irrémédiable de la France, recroquevillée sur elle-même en Europe, coupée de ses débouchés et de ses matières premières.

Mais l'imposture suprême aura lieu en Algérie, où de Gaulle va montrer à quel point il est un homme du diable, traître à sa patrie. En 1958, il revient sur le devant de la scène en se faisant passer pour le sauveur de l'Algérie française. Et la même année, en démocrate de doctrine et d'action, il crée la cinquième République, plébiscité par la nation souveraine. Bien vite, il laisse voir son vrai dessein, d'abandonner l'Algérie. Dans le discours télévisé du 23 avril 1961, tout animé d'une haine froide contre les généraux putschistes, il expose clairement son « grand dessein » qu'il présente – imposture suprême ! – comme un « *immense effort de redressement de la France, entamé depuis le fond de l'abîme, le 18 juin 1940, mené ensuite en dépit de tout jusqu'à ce que la victoire fût remportée, l'indépendance assurée, la république restaurée ; effort repris en 1958 afin de refaire l'État, de maintenir l'unité nationale, de reconstituer notre puissance, de rétablir notre rang au-dehors, de poursuivre notre œuvre outre-mer à travers une nécessaire décolonisation.* »

Voilà le mythe, le programme gaullien. L'Algérie doit lui être sacrifiée sans remords, sans retard, comme avant elle l'œuvre salvatrice du Maréchal et toute la droite nationaliste française. Notre Père avait raison d'écrire, dans sa *LETTRE À MES AMIS* n° 114, qu'en 1944 « *nous sommes entrés dans un monde faux où non seulement les idéologies des partis sont trompeuses, mais encore, mais surtout l'analyse des événements, la description des faits sont mensongères* ». De Gaulle est celui qui nous a plongés dans le mensonge. Et nous n'en sortons pas ! Tous nos hommes politiques, même à gauche, sont gaullistes... C'est vraiment le « mal français » que nous allons retrouver à chaque tournant de cette conférence, parce que toute la politique étrangère de la cinquième République est gaulliste et donc démocrate et anticolonialiste.

Et... européiste :

L'ABSURDE « CAGE DE FER » EUROPÉENNE.

Car nous devons à de Gaulle de nous avoir engagés à fond dans la *construction européenne*, ainsi que le rappelle notre Père dans la CRC qu'il a consacrée à la critique du traité de Maastricht en 1992. Déjà le 16 juin 1940, de Londres et par téléphone, le général félon avait fait accepter par Paul Reynaud le projet d'une union franco-britannique préparé par Jean Monnet et approuvé par Churchill. Ce « condominium franco-anglais », sous autorité anglaise évidemment, revenait à leur livrer notre magnifique Empire colonial qu'ils convoitaient depuis longtemps. Première trahison, première abdication de notre souveraineté entre les mains de l'étranger.

L'année suivante, la prétendue Résistance française inscrit la *construction européenne* dans son programme. Après-guerre, cette *construction européenne* est lancée par une initiative gaulliste, avec la déclaration Schuman de 1950 proposant la constitution d'une Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (la CECA). AMICUS dénonçait dans *ASPECTS DE LA FRANCE* cette prématurée et aberrante réconciliation franco-allemande, sous le signe de l'économie. Le personnel de la Résistance, antigermaniste hier quand cela lui profitait, trouve désormais son compte à l'alliance allemande. Jean Monnet sera logiquement le premier président de la CECA... Lui et Schuman accomplissaient ainsi le vœu de leur maître qui, à Zurich en 1946, « *suggérait à la France et à l'Allemagne de construire les États-Unis d'Europe* »... Si la CECA est abandonnée, ce n'est que provisoirement, et les abandons de Maastricht seront dans la droite ligne de cette première tentative de gouvernement européen autonome. Ainsi, il est difficile aux gaullistes de préconiser, contre l'Europe fédérale oppressive – celle de Mitterrand et de Maastricht – les vues d'un général de Gaulle partisan d'une Europe des nations, confédérale. Notre Père met les choses au clair : ces projets ne s'opposent qu'en apparence, ils conduisent tous deux à la trahison de la France au profit de la technocratie européenne. C'est-à-dire à un « *Sedan diplomatique* » ; à une abdication sans précédent de notre souveraineté, alors que nous n'avons été battus par personne. Aussi notre Père n'hésitait pas à titrer : « *MITTERRAND APRÈS DE GAULLE, EN HAUTE COUR !* » La Haute Cour cela veut dire que de Gaulle et Mitterrand étaient passibles de destitution pour indignité nationale, prévue dans la Constitution de la cinquième République, mais en pure perte contre les méchants. Les institutions de la cinquième République ont tenté un moment de « *résister* » aux prétentions croissantes de l'Europe souveraine, mais elles ont fini par accepter de se laisser dépouiller et reléguer à un rôle subalterne. De l'Assemblée nationale au Conseil Constitutionnel, toutes ces institutions ont failli dans leur devoir de défense de la France. Voilà tout ce dont sont capables les prétendus « patriotes républicains », de gauche comme de droite. Jamais les rois de France n'avaient trahi pareillement leurs devoirs, mis à part la trahison d'Isabeau de Bavière et le traité de Troyes en 1420, et il a alors fallu une sainte Jeanne d'Arc pour nous rendre le Roi. Il faudra de nouveau que le Ciel nous donne un Roi pour que nous retrouvions la pleine maîtrise de notre vocation française et catholique.

LA FRANCE DE 2021 : MUTILÉE, DÉMORALISÉE, RUINÉE.

En attendant, la France privée de son Empire colonial, démoralisée par des décennies de lois immorales et par l'apostasie grandissante dans l'Église catholique, se retrouve ruinée. Les années folles, les « trente glorieuses », les mythes du progrès illimité et de la croissance économique

continuelle que nous ont vantée nos démagogues d'un jour, sont derrière nous.

D'un point de vue stratégique, la question des moyens est décisive, c'est-à-dire la question du budget que l'État accorde à l'Armée. Or, notre budget militaire est trop faible. Le pacifisme y est pour beaucoup, mais plus encore la crainte que la République voue à l'Armée, foyer de réaction. Résultat : le budget militaire qui plafonne à 1,5 % du PIB, n'est pas suffisant pour que l'Armée puisse remplir correctement les missions que lui confie l'État.

D'autant plus que, les menaces contre l'ordre et la paix de notre nation se multipliant, l'État en demande toujours plus à l'Armée, sans lui octroyer des crédits supplémentaires, voire en effectuant de nouvelles coupes budgétaires... Cette surutilisation de l'outil militaire, cette usure des hommes et du matériel, est très inquiétante. Notre retrait programmé du Mali n'est pas étranger au risque de « *surchauffe opérationnelle* » comme disent les analystes. Concrètement, cela veut dire que nous n'avons pas les moyens de nos ambitions, ni même les moyens d'assurer la défense de notre nation si une menace de grande ampleur survenait soudainement. Il faudrait viser au moins un budget militaire équivalent à 2 % du PIB, le chiffre recommandé par l'OTAN... Mais c'est impossible en République où l'État prétend se mêler de tout et n'a plus que des miettes à accorder à nos soldats après avoir jeté des milliards dans le gouffre de l'Éducation Nationale, et payé les intérêts de notre colossale dette publique. Quant à la situation démographique, elle est catastrophique. Si nous avions la densité démographique de l'Allemagne, nous devrions compter 130 millions d'habitants... Un pays dont la faiblesse démographique « de souche » doit être compensée par l'apport de l'immigration et de sa démographie envahissante, est une nation menacée dans son existence même. La leçon de l'Empire romain décadent est là pour nous le rappeler.

Et ce n'est pas notre dissuasion nucléaire qui doit tellement nous rassurer. Certes, nous sommes toujours dans la course en termes de dissuasion nucléaire, et c'est ce qui nous permet de conserver notre siège au Conseil de Sécurité de l'ONU, mais comme disait Alain Minc, l'arme nucléaire est une « *ligne Maginot bis* ». Certes, elle est indispensable, mais elle nous a servi de prétexte pour réduire à la portion congrue nos forces conventionnelles. Or, c'est avec ces forces que nous faisons la guerre et que nous devons faire face aux menaces quotidiennes contre la paix de la nation. Il ne faut pas se leurrer, *le nombre compte*, car la plupart des conflits, surtout les conflits *asymétriques*, nécessitent de contrôler le terrain plutôt que de simplement localiser et attaquer l'ennemi. Il ne s'agit pas seulement de disposer de petites unités surarmées et surentraînées, ou des technologies les plus performantes du moment, mais il faut des hommes pour tenir le terrain. Cette réalité n'a pas disparu. Et la nier nous conduit, à l'exemple

des États-Unis, à être capables de gagner des batailles, mais pas la guerre...

Ainsi, le fond des choses est que nous manquons d'un chef. Il n'y a pas de grandeur ni de redressement national sans une « grande politique », qui pense le bien commun et qui se donne les moyens de l'assurer. Et il n'y a pas de grande politique en France, parce qu'il n'y a pas de chef. Les fanfaronnades des « présidents chef des Armées » seraient risibles si elles n'étaient pas tragiques. Chaque Président veut faire « sa » guerre, quitte à mettre la France en grand péril. Comme Nicolas Sarkozy en Libye, ou François Hollande qui voulait à tout prix faire la guerre à Bachar el-Assad. C'était en 2013, souvenons-nous, et nous étions résolus à frapper la Syrie avec les États-Unis et les Anglais. C'est le pape François, en faisant réciter le chapelet place Saint-Pierre, qui a sûrement évité alors l'embrasement du Moyen-Orient.

Enfin, il n'y a plus de grande diplomatie. La cinquième République a réduit à peau de chagrin le rôle de la diplomatie, au profit de l'action directe du Président. Notre Père considérait que c'était une chose très grave, très dangereuse. La diplomatie est un métier, une tradition, une corporation, avec ses codes, ses réseaux et ses moyens de négocier. Le Chef de l'État qui change tous les cinq ans n'y comprend rien et multiplie les bévues. Nous avons encore un des plus grands réseaux diplomatiques du monde, mais à quoi sert-il ? D'autant plus que le Quai d'Orsay, siège du ministère des Affaires Étrangères, est profondément divisé entre le camp des néoconservateurs, partisans de l'alliance inconditionnelle avec les États-Unis, et le camp des héritiers du gaullisme et du mitterrandisme, partisans affichés de l'autonomie stratégique de la France. Et cette lutte en interne a des conséquences dans la politique de la France. En Libye, on a vu jusqu'où pouvait mener l'aberration quand François Hollande a laissé le ministre des Affaires Étrangères Laurent Fabius défendre Sarraj, tandis que le ministre de la Défense Le Drian prenait le parti de Haftar, jusqu'à engager nos forces spéciales. Mais les deux camps – atlantistes et gaullistes – là encore, ne s'opposent qu'en façade ; c'est-à-dire qu'ils sont d'accord sur le fond : la France ne doit pas intervenir pour faire valoir ses intérêts nationaux, jugés systématiquement « cyniques » ou « néocolonialistes » ; elle n'a le droit d'intervenir que pour la défense des droits de l'homme et des valeurs républicaines. Les républicains au pouvoir se croient toujours investis de la mission de diffuser les idéaux de la Révolution de 1789 : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ. S'ils défendent les intérêts de nos grandes entreprises ou même notre sécurité nationale, c'est dans le plus grand secret voire dans l'illégalité. Voilà dans quelle impasse nous laisse la République aujourd'hui... Nous pouvons donc légitimement nous demander si nous ne sommes pas définitivement relégués aux bas-côtés de l'histoire...

DEUXIÈME PARTIE

LE DOULOUREUX ET SALVATEUR RETOUR DU RÉEL (1991-2021)

Il n'y a pas eu de « fin de l'histoire » à l'issue de la guerre froide, contrairement à ce que certains esprits faux avaient annoncé. Il n'y a pas eu de « monde nouveau » et il n'y a pas de monde nouveau à attendre : les nations ont toujours des intérêts à faire valoir et qui, parfois, entrent en contradiction avec les intérêts d'autres nations. Alors, elles se font la guerre et le plus fort l'emporte. Ce n'est pas une question de cynisme ou de morale : *l'intérêt* d'une nation, c'est d'abord de survivre ; ainsi, à l'État sont d'abord confiées la survie physique et la liberté de la nation. Les ressources étant limitées, l'intérêt stratégique d'une nation est de se les approprier, si besoin par la force : dans beaucoup de pays, on se bat pour l'accès à la mer, à l'eau potable, à des terres agricoles fertiles, pour le contrôle de mines ou de matières premières... La guerre est l'état naturel des peuples et il n'y a aucune raison pour que cela cesse.

La défense de l'intérêt d'une nation passe aussi par sa capacité à coopérer avec d'autres nations, à créer des alliances, pour faire face à des menaces communes. Là non plus, la « coopération » n'est pas une fin en soi, une *valeur*... Elle doit être dirigée vers des objectifs précis. Et pour être en mesure de contracter des alliances, il faut être pris au sérieux par les autres nations. Pour que nous soyons considérés comme des partenaires crédibles, il faut que notre armée soit forte et surtout que notre politique étrangère soit cohérente, lisible. C'est déjà ce qu'observait Charles Maurras dans *KIEL ET TANGER* : l'alliance allemande est jouable, l'alliance russe est jouable aussi, mais il faut choisir et se tenir à son choix... En République, c'est impossible : telle était sa conclusion en 1910. Telle est encore la nôtre...

Ce bref rappel était nécessaire pour ne pas oublier que l'intérêt d'une nation ne se réduit pas à la défense de « valeurs » et qu'une nation qui ne lutte pas pied à pied pour la défense de ses intérêts réels est une nation qui se condamne à disparaître. Il n'y a que nous, Français, qui soyons assez orgueilleux pour croire que nous nous sommes accordé à nous-mêmes le « don de la paix ». Mais désormais la guerre menace de tous côtés, et nos conférences de géopolitique vont nous permettre de faire la lumière sur toutes ces illusions qui nous ont fait tant de mal.

D'ABORD, « L'ORDRE MONDIAL » DE L'APRÈS-GUERRE FROIDE EST CONTESTÉ.

En ce début de vingt et unième siècle, l'illusion wilsonienne semble enfin se dissiper. Selon les principes de Wilson fondant la « Société des Nations » en 1920, un ordre international rationnel devait remplacer et réguler les traditionnelles, mais chaotiques, relations entre les États. Mais la Société

des Nations a échoué à empêcher la Seconde Guerre mondiale ; pire, elle a même permis aux nations membres de s'aveugler sur l'imminence d'un pacte germano-soviétique. Pourtant après la Guerre, on a remis ça avec la création de l'ONU en 1946. Pour les mêmes échecs...

L'ONU a tout de même dû revoir ses prétentions à la baisse après un interventionnisme universel et intempestif dans les années 1990. Elle s'est montrée incapable de résoudre aucun des conflits qui lui ont été confiés, et particulièrement en Israël. Désormais, la France n'envoie presque plus de « Casques bleus ». Sage retour au réel. La « communauté internationale » ? – « *Je ne connais pas cette dame !* » Voilà ce que devrait dire un vrai Chef d'État.

Déjà monsieur Macron a raison quand il dit que l'OTAN est en « *état de mort cérébrale* ». Il disait cela après le refus de la coalition de prendre parti pour la France ou pour la Turquie après l'agression d'un de nos navires par un bâtiment turc en Méditerranée, en 2020. Mais il y aurait quelque chose de mieux à faire que des discours, pour le Chef de l'État : ce serait de quitter le commandement intégré de l'OTAN. Surtout que l'OTAN nous entraînera peut-être demain dans une guerre contre la Russie.

Nos études de géopolitique et la doctrine catholique que nous enseigne notre Père nous l'ont appris : il n'y a pas d'Empire universel qui vaille ; du moins dans l'ordre temporel. La seule internationale qui tienne est spirituelle, c'est l'Église, dont le Chef est à Rome. Mais l'illusion est ancienne, puisqu'elle remonte à saint Augustin et que Dante l'a rappelée au Moyen Âge. Et c'est toujours ce même « *rêve humaniste d'un Empire politique universel subsistant parallèlement au Pontificat romain, comme sa réplique temporelle et son bras séculier* » que l'on retrouve « *sous une forme maçonnique, dans la S.D.N. puis dans l'O.N.U. qui sont des tentatives masquées d'institution d'un gouvernement mondial, rival de Rome et antichrist* », comme écrit notre Père dans la CRC n° 132.

Les États-Unis sont habités par cette folie depuis leur création, comme nous l'a montré frère Michel. Néanmoins, l'attitude de la France à leur égard ne doit pas être systématique. Il ne faut pas faire de l'anti-américanisme un absolu. Par exemple, nous n'aurions pas pu mener l'opération Barkhane sans leur soutien logistique et technologique. On peut certes regretter que les États-Unis profitent de notre dépendance à leur égard pour exercer un droit de veto abusif sur nos opérations, mais c'est un fait avec lequel il faut savoir manœuvrer au mieux afin d'en tirer profit.

La même réserve prudente doit s'appliquer à l'ONU elle-même. Là encore, notre Père nous a appris à penser en politiques réalistes. Il disait : « *Je me*

souviens d'un article d'ASPECTS DE LA FRANCE où le journaliste expliquait que l'ONU était un "machin" comme dit de Gaulle, et que la France ne devait pas claquer la porte, qu'il y a toujours beaucoup d'orgueil à claquer la porte et s'en aller, mais y rester en disant : c'est un machin, c'est un désordre cette ONU, mais si nous avons de vrais diplomates, ils pourraient au sein même de ce machin faire triompher les intérêts français, viser à écarter des périls et à pousser les Américains dans une autre voie. Les Américains n'ont pas beaucoup de tête, mais ils se laissent facilement gouverner, encore faut-il que quelqu'un le fasse. » Leur déception et leur colère après notre refus de nous engager à leur côté en Irak en 2003 sont le signe que notre avis a encore une certaine valeur.

Mais pour ce qui est de tirer parti au mieux de tous ces grands "machins" internationaux, les Anglais sont nos maîtres et nous ferions bien de les imiter. Eux, ils savent défendre leur intérêt national.

LA « CONSTRUCTION EUROPÉENNE » EST ÉBRANLÉE.

Et justement, en 2017, les Anglais ont eu la prudence d'abandonner le navire européen en train de prendre l'eau de toutes parts... Car après de brèves années d'euphorie économique et d'enthousiasme européen, les crises se multiplient au sein de l'Union européenne. La crise financière de 2008 a eu de très graves répercussions en Europe, spécialement dans la zone euro. Le décrochage des nations aux économies les plus faibles s'est accéléré : le Portugal, l'Espagne, l'Italie, la Grèce se sont trouvés au bord de la banqueroute. Et la "solidarité européenne" s'est révélée très fragile, l'Allemagne refusant de rembourser les dettes de ces pays du sud qu'elle méprise.

Cette « solidarité » de principe a également été mise à l'épreuve par la crise de l'immigration et par celle, qui lui est directement liée, du terrorisme djihadiste. L'aberration d'un espace Schengen allant de la Hongrie à la péninsule ibérique s'est révélée sous son jour le plus menaçant pour notre sécurité nationale... De nouveau, la Grèce, la Hongrie, l'Italie ou l'Espagne se retrouvent en première ligne face aux vagues de migrants. Le retour au nationalisme dans ces pays européens est remarquable, avec des hommes comme Victor Orban en Hongrie ou Matteo Salvini en Italie, conscients de la responsabilité de leur pays dans la défense de la civilisation face aux nouvelles invasions barbares, mais aussi conscients de l'incapacité de l'Europe technocratique à faire face et à leur procurer un soutien efficace.

Quant à la crise du Covid-19 : elle a marqué un nécessaire retour aux frontières nationales, qu'il a bien fallu se résoudre à fermer pour stopper la diffusion de l'épidémie. Là encore, le « chacun pour soi » a été la règle, surtout lorsque les stocks de matériel médical ont commencé à fondre...

Pas d'Europe de l'immigration, pas d'Europe de la santé, pas d'Europe de la défense non plus. Au Mali, les renforts « européens » ont été et restent marginaux. La

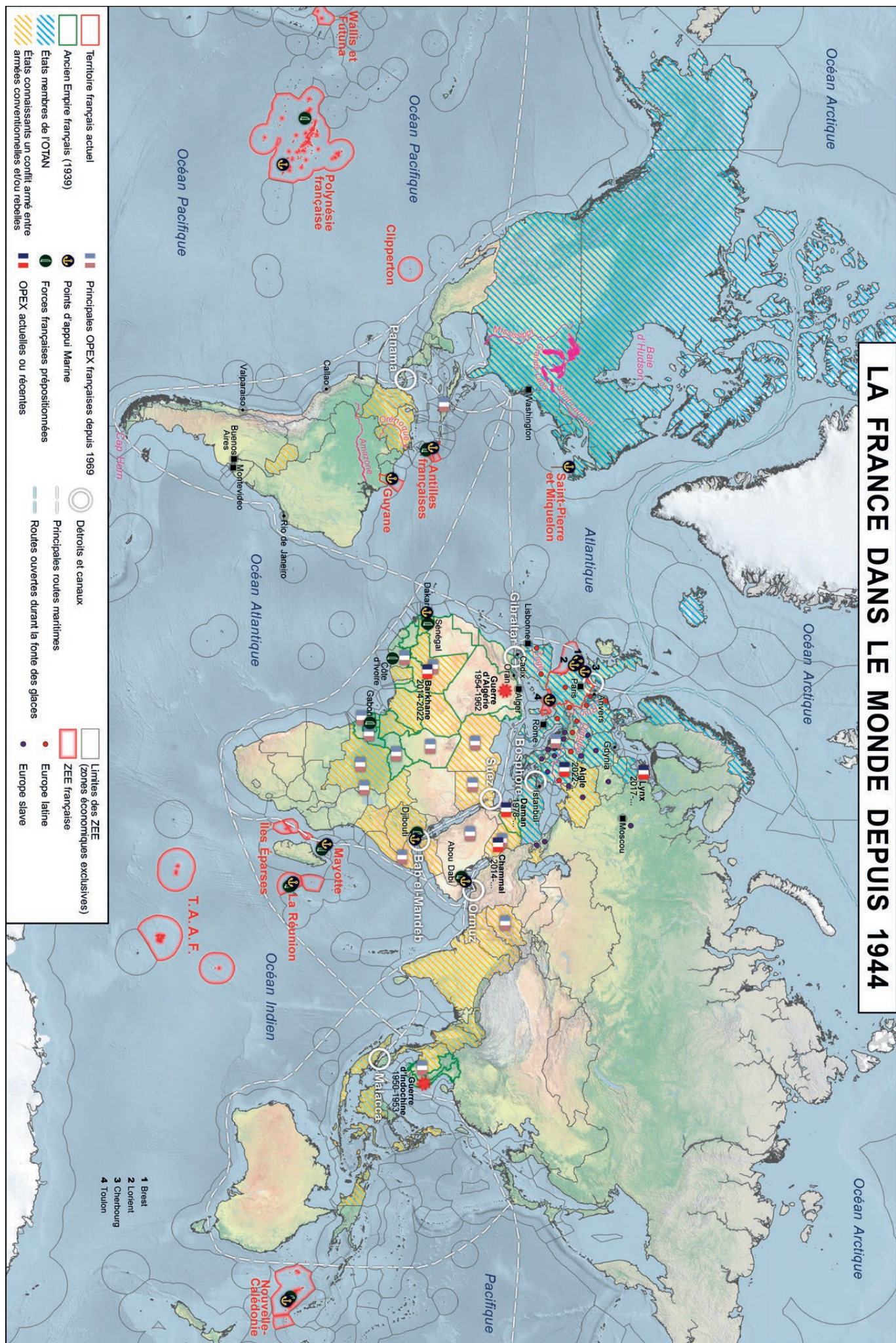
"task Force Takuba" où les militaires venus de tous les pays de l'Union doivent parler anglais pour se comprendre est une incongruité à peu près négligeable en termes stratégiques.

Par ailleurs, il n'y a pas de politique étrangère commune en dépit des organes administratifs *ad hoc* créés par Bruxelles. Les attitudes contradictoires vis-à-vis de la Turquie l'ont suffisamment prouvé. À la mi-2020, Recep Tayyip Erdogan a multiplié les rodomontades en Méditerranée et a mis fin au statut laïque de la basilique Sainte-Sophie, la transformant de nouveau en mosquée. Un prédicateur, sabre à la main, a prononcé un discours à la gloire d'Allah en présence du Chef d'État turc. Devant toutes ces provocations, la Grèce voisine s'est mise en état d'alerte. Tableau saisissant : à l'heure où Sainte-Sophie redevenait une mosquée, les cloches de toutes les églises grecques se sont ébranlées en même temps ! La menace ottomane est de nouveau une réalité en Méditerranée. Et dire que les dirigeants européens envisageaient, il y a encore peu de temps, l'adhésion de la Turquie laïque et démocratique, au « rêve européen »... Mais il faut noter que la Grèce s'est finalement retrouvée isolée, très peu soutenue. Car les Turcs peuvent compter sur la complaisance de l'Allemagne qui, en raison de son solde démographique négatif, accueille depuis des décennies des millions de travailleurs turcs pour faire tourner ses usines. L'Allemagne ne peut donc pas se mettre à dos les Turcs.

Finalement, il n'y a que la France, ou presque, qui a osé prendre la défense des Grecs. Et ce soutien s'est concrétisé il y a six mois par la vente de dix-huit "Rafales" aux Grecs. Ce n'est pas seulement une bonne opération pour notre industrie de Défense, c'est un signe que la France entend jouer un rôle en Méditerranée orientale, et c'est bon signe ! Donc, pas de politique étrangère commune, et c'est tant mieux pour nous !

Allons-nous donc vers l'implosion de l'Union ? Les Anglais semblent avoir donné une impulsion forte dans ce sens, ce qui explique le mépris et la colère des autorités européennes à l'égard du peuple anglais. Mais les Anglais ne s'étaient jamais vraiment engagés dans l'Union. Alors que la France peut revendiquer d'en avoir eu l'initiative. Et revenir d'un aveuglement de quatre-vingts ans est autrement difficile ; aussi, l'implosion n'est-elle pas pour tout de suite... Mais d'ores et déjà, un découplage semble s'effectuer entre les démocraties occidentales, membres fondateurs de l'Union, et les pays d'Europe centrale, issus des derniers élargissements. Un petit fait a récemment fixé une liste de ces deux groupes : en juin 2021, alors que les pays occidentaux réclamaient de Bruxelles une sanction de la politique hongroise de protection de la famille, neuf pays d'Europe centrale et orientale ont refusé de signer leur lettre collective : la Bulgarie, la Croatie, la Lettonie, la Lituanie, la Pologne, la République tchèque, la Roumanie, la Slovaquie, la Slovénie (cf. *carte*, p. 25). Il y a là une fracture géopolitique ancienne, de pays marqués par la culture slave et par la Contre-Réforme catholique.

LA FRANCE DANS LE MONDE DEPUIS 1944



Ce n'est plus seulement une question d'économie ou de démocratie, c'est une ligne de rupture culturelle, mieux : *religieuse*, qui se cristallise sur la défense de la famille, et qui est vouée à s'accroître. Bruxelles, pour se venger des Hongrois, retarde l'examen du plan de relance de sept milliards d'euros qui leur est destiné. La construction européenne nous semble ainsi de toute façon vouée à l'échec. C'est ce que prédisait notre Père, dès 1992, car c'est la leçon des siècles : de Sully à Jean Monnet, *« l'idée de faire l'union des peuples européens, en vue d'un seul État, est une invention de fou, parce que depuis l'origine, l'Europe est rebelle et contraire à cette unité »* (VIVE LA FRANCE, grande Mutualité du 15 novembre 1992, p. 61).

Ainsi, notre « Non » à l'Europe est total, puisque les gens de Bruxelles n'admettent qu'une « *Europe laïque et athée, centralisatrice et maçonnique* » (VIVE LA FRANCE, p. 10). Et nous, nous voulons la Chrétienté, *« seule internationale qui tienne »*. C'est ce que nous allons expliquer. Mais disons avant quelques mots de la situation de la France. Les leçons de la géopolitique, de l'histoire, se rappellent aussi à elle, parfois brutalement.

GÉOPOLITIQUE FRANÇAISE.

Qu'est-ce que la France ? Quel est son destin géopolitique ? Voyez sur votre carte page 25. *« PAR SA SURFACE, la France est, après la Russie, le plus grand pays d'Europe. En tant que finistère occidental du continent européen, elle est le pendant de la Russie, qui en constitue le contrefort oriental. PAR SA SITUATION surtout, la France est le seul pays d'Europe à vocation à la fois continentale et maritime, puisque l'Allemagne est essentiellement continentale et la Grande-Bretagne exclusivement maritime. Aussi la France est-elle concernée par tous les événements qui ont lieu sur le continent européen, et engagée par tous ceux qui se déroulent sur le théâtre des mers. Cette géographie lui impose un destin géopolitique à la fois maritime et continental, très difficile à assumer. Elle en fait de surcroît le pays-clef de l'Europe. PAR LA TERRE, la France fait le lien entre la masse du continent et son prolongement ibérique, et, depuis l'achèvement du tunnel sous la Manche, entre la Grande-Bretagne et les pays continentaux. PAR SA FAÇADE MARITIME OCCIDENTALE, elle est concernée par tous les mouvements de navires de la mer de Norvège à l'Atlantique sud ; PAR SA FAÇADE MARITIME ORIENTALE, elle est concernée par tous les transits par le Bosphore, le canal de Suez et le détroit de Gibraltar, et en relation directe avec tous les pays riverains de la mer Noire et de la Méditerranée, de la Russie à l'Égypte, de l'Égypte au Maroc. La France est le lien entre l'Europe du Nord et l'Europe du Sud, entre l'Europe continentale et l'Europe atlantique. Ce caractère de point nodal de l'Europe se reflète à l'intérieur même de la France et en fait une sorte de microcosme de l'Europe. Le Nord du pays est de culture flamande, l'Est de tradition germanique ; les*

mondes normand et celtique de l'Ouest le rattachent aux îles britanniques ; la Navarre est la porte de l'Espagne et la Provence celle de l'Italie. » (Pierre Béhar, *UNE GÉOPOLITIQUE POUR L'EUROPE. VERS UNE NOUVELLE EURASIE ?* Paris 1992) Comme disait Bainville : la France, *« c'est mieux qu'une race, c'est une nation »*. S'il y a une culture européenne, c'est bien cette *« unité dans la diversité »* qui caractérise notre nation, et c'est l'œuvre de nos rois très chrétiens. La France, pour le dire d'un mot, est le pays latin par excellence, en tant qu'héritière fidèle du génie civilisateur de l'Empire romain et en tant que Fille aînée de l'Église.

Au Quai d'Orsay, on résume les intérêts majeurs de la politique étrangère française traditionnelle aux « trois A » : Allemagne, Algérie, Afrique.

D'abord, c'est la question des relations avec l'Allemagne voisine, avec laquelle nous nous sommes battus trois fois depuis cent cinquante ans ; et plus largement avec le bloc germanique européen dont elle est la tête. L'Allemagne est-elle encore une menace pour nous ? Les Allemands ne clament-ils pas désormais haut et fort leur pacifisme inconditionnel ? Certes, pour tout ce qui touche à la force militaire, mais non point dans le domaine économique. C'est là qu'il faut regarder de plus près. La réunification des deux Allemagne en 1989 et le rétablissement consécutif de la sphère de coprosperité germanique traditionnelle en Europe centrale qui a suivi, a permis la constitution d'une formidable puissance économique au cœur de l'Europe. L'Allemagne a été fortifiée par l'euro et par les réformes drastiques qu'elle a consenties à partir de 2003 sous le chancelier Schröder. Or, à terme, la puissance économique se transforme en puissance politique et donc militaire. C'est déjà à partir de l'union économique, le *Zollverein*, que l'unité allemande a été réalisée au dix-neuvième siècle.

Il est désormais évident que l'Allemagne revient à la *realpolitik* : par exemple, en résistant aux États-Unis pour obtenir l'achèvement des travaux de *North Stream 2*, ou en envoyant une frégate dans l'Indo-Pacifique en juin dernier, afin de se positionner dans cette région stratégique. Cet emploi de la force armée en vue de la défense des intérêts allemands aurait été impensable il y a quelques années. Donc, méfions-nous tout de même de l'Allemagne, y compris quand elle nous fait signer le traité d'Aix-la-Chapelle sur la coopération transfrontalière.

En 1992, dans sa conférence contre Maastricht, notre Père regrettait que les nations européennes se marchent sur les pieds, se chamaillent inutilement. Il faudrait plutôt que chaque nation européenne prenne de nouveau en charge des territoires ultramarins, en vue d'y mener la mission, la colonisation, et d'y trouver par la même occasion des matières premières et des débouchés commerciaux. Il y en a pour tout le monde ! Et si l'Europe refuse de se charger de ses prolongements naturels en Afrique, au Moyen-Orient et en Amérique latine, d'autres dont ce n'était pas la vocation s'en chargeront : la Chine, la Turquie ou la Russie en tête.

Deuxième «A» : l'Algérie. C'est le grand crime de De Gaulle et de tous ses complices d'avoir livré l'Algérie au musulman assassin le 1^{er} juillet 1962. Mais nos deux pays sont liés par mille liens que soixante années de haine officielle des deux côtés ne sont pas parvenues à trancher. Il est évident que nous y retournerons un jour, quand Dieu voudra. Mais d'ores et déjà, l'Algérie est pour nous LE pays prioritaire en Afrique. Car lorsque l'Algérie est en crise, de l'autre côté de la Méditerranée, nous en ressentons les conséquences, en particulier par une recrudescence des flux migratoires. Or, l'Algérie risque de connaître une crise majeure quand le pouvoir corrompu ne pourra plus acheter la paix sociale à coup de pétrodollars. Notre intérêt national est d'empêcher, de prévenir un effondrement de l'État en Algérie qui engendrerait une catastrophe aux conséquences incalculables.

Et au sud de l'Algérie, il y a le Mali, le Sahel et l'Afrique noire qui est notre troisième «A». Nous avons eu raison d'intervenir au Mali, qui est le pays clef de l'arc sahélien, et qui est aussi l'État le plus défaillant de la région. Mais voilà que nous partons sans avoir rien réglé du problème interne de l'État malien : il faudrait obliger le pays à se réorganiser en fédération pour régler une fois pour toutes l'opposition entre le nord et le sud ; opposition sur laquelle prospèrent les groupes djihadistes et les trafiquants en tous genres. Enfin, la France devrait se préoccuper évidemment avant tout de l'Afrique francophone, notre ancien Empire colonial, qui nous est encore très lié. Elle devrait faire en sorte de contrer l'influence grandissante de la Chine et de la Turquie, mais à condition d'avoir de vrais projets politiques et économiques à proposer aux États africains. Après l'abandon des opérations *Sangaris* en Centrafrique et *Barkhane* au Sahel : que veut vraiment la France en Afrique ? En fait, la République n'a pas de politique. Alors tout va à vau-l'eau, au gré de l'opinion publique ou des caisses de l'État... Et nos ennemis ont beau jeu de nous calomnier et de nous décrédibiliser.

Voilà pour nos «trois A» : c'est déjà beaucoup de nous en occuper. Et notre Père rappelait souvent qu'il faut prendre garde à ne pas nous disperser dans notre politique étrangère, d'autant plus que nos moyens sont limités. Nous ne pouvons pas prendre en charge le

monde entier... Ce n'est qu'avec un nombre restreint de pays que l'on peut établir de véritables partenariats. Aussi, même si le Moyen-Orient nous attend encore, en particulier les Libanais chrétiens, il faut avoir et la capacité et la volonté ferme d'intervenir. Or, en démocratie, cela est difficile. Si déjà nous pouvions prendre garde à ne pas contracter d'alliances dangereuses, notamment avec les dissidents ou révolutionnaires aux financements douteux, tels ceux que nous avons soutenus inconsidérément à l'occasion des "PRINTEMPS ARABES". Les alliances avec les monarchies du Golfe sont aussi à ranger parmi les alliances dangereuses, particulièrement celles avec le Qatar ou les Émirats qui, certes, sont de gros clients de l'industrie d'armement française et de nos établissements de luxe parisiens, mais qui pour le coup ne partagent pas exactement nos «valeurs». Ainsi du Qatar, soutien des Frères musulmans, du Hamas et du Front Al-Nosra syrien, non sans porosité avec Al-Qaida ou Daesh... Il faut tout de même agir avec prudence. Nous ferions mieux, certainement, de nous engager dans une alliance solide avec l'Égypte du maréchal Al-Sissi, car c'est en Égypte que se trouve la clef de la paix en Libye et donc dans l'ensemble de notre zone d'influence africaine ainsi que dans la Méditerranée orientale. Et l'Égypte aurait évidemment tout à gagner à retisser ses liens avec nous.

L'orientation vers la Méditerranée et au-delà, au sud et à l'ouest, est vraiment naturelle pour les Français. C'est là, plus qu'ailleurs, que se joue notre avenir : en Méditerranée, au cœur de l'Europe latine. La France est un pays latin, et elle devrait naturellement entretenir des relations privilégiées avec les autres pays latins, en Europe et au-delà, en vue de reconstituer une «*union latine*» source d'ordre et de paix mondiale, que les meilleurs esprits ont appelée de leurs vœux encore au siècle dernier. C'était déjà la politique de Louis XIV, de Louis XV renversant les alliances, et de Choiseul négociant le *Pacte de famille* pour unir les différents princes de la famille Bourbon régnant en France, en Italie, en Espagne et en Amérique. Le *monde latin* n'est pas autre chose que le monde catholique ; c'est la Chrétienté, à restaurer. Notre dernière partie est donc consacrée à la grande internationale de l'avenir sur laquelle régnera le Cœur Immaculé de Marie, ainsi que notre Mère du Ciel l'a promis à Fatima.

TROISIÈME PARTIE

L'AVENIR DE L'EUROPE : UNE NOUVELLE CHRÉTIENTÉ SOUS LE SIGNE DE FATIMA

L'UNION DES PAYS LATINS.

C'est de Charles Maurras que notre Père tenait l'idée qu'un nouvel effort civilisateur catholique ne pourra repartir que là où il a commencé, c'est-à-dire de la Méditerranée sur les bords de laquelle les trois héritages de Jérusalem, d'Athènes et de Rome ont

été réunis par la divine Providence en vue de la fondation de la Chrétienté, le Royaume de Dieu sur la terre. Mais la «*Méditerranée*» s'est étendue très loin, grâce à la mission et à la colonisation catholiques, ainsi que nous l'a rappelé frère Scubilion. Maurras le résume admirablement dans le *SOLILOQUE*

DU PRISONNIER, en 1950. Vous pouvez suivre sur votre carte page 25. Alors qu'on vient de le traiter d'*indécrottable Méditerranéen*, Maurras répond : « *Soit, mais je suis un drôle de Méditerranéen ; ma Méditerranée ne finit pas à Gibraltar, elle reçoit le Guadalquivir et le Tage, elle baigne Cadix, Lisbonne et s'étend, bleue et chaude, jusqu'à Rio de Janeiro. Elle atteint le cap Horn, salue Montevideo, Buenos Aires et, sans oublier Valparaíso ni Callao, elle s'en va, grossie de l'Amazone et de l'Orénoque, rouler dans la mer des Caraïbes, caresser amoureusement nos Antilles, puis Cuba et Haïti, ayant reçu le Meschacébé [ancien nom du Mississippi] du grand enchanteur de Bretagne [référence au roman *ATALA* de Chateaubriand] ; elle court au Saint-Laurent et, sauf de menues variations de couleur ou de température, va se jeter dans la baie d'Hudson où elle entend parler français. Le caprice de cette Méditerranée idéale la ramène alors à notre hémisphère, mais non pas nécessairement pour revoir Baléares, Cyclades, Oran ou Alger, car ni Anvers, ni Gdynia ne lui sont plus étrangers que les Polonais et les Belges ne lui apparaissent barbares : ma Méditerranée ne demande pas mieux que de devenir nordique ou baltique pourvu qu'elle rencontre, ici ou là, les deux lucides flammes d'une civilisation catholique et d'un esprit latin [c'est-à-dire romain]. »*

Voilà l'axe des pays latins, tel que souvent notre Père nous l'a présenté. En Europe, il court du Portugal à la Roumanie en suivant le Danube par l'Autriche et la Hongrie, ralliant au passage les provinces rhénanes, la Bavière, la République tchèque et même l'admirable Suisse romande. Là est la seule force capable de faire face aux blocs prussien et anglo-saxon, ennemis de la civilisation chrétienne. Le renforcement prudent de cette latinité, les rapprochements progressifs entre nations latines étaient pour Maurras – à la suite de Mistral – l'unique point de départ de l'unité du genre humain.

LES SLAVOPHILES.

Notre Père remarquait qu'à la même époque, en cette fin du dix-neuvième siècle, dans l'empire tsariste russe, Vladimir Soloviev réalisait, dans ses écrits et dans sa vie, la réplique catholique slave aux vues catholiques latines de Maurras. Soloviev définissait ainsi le nationalisme : « *Participer à la vie de l'Église universelle, au développement de la grande civilisation chrétienne, y participer selon sa force et ses capacités particulières, voilà le seul but véritable, la seule vraie mission de chaque peuple.* » Soloviev s'inscrivait dans la lignée des slavophiles qui, à partir de 1830, à l'instar de nos contre-révolutionnaires français rejetaient les influences germaniques et anglo-saxonnes, ferments de révolution sociale et politique, pour retrouver l'amour de la patrie (cf. carte, p. 25).

Le mouvement slavophile et l'union latine, tous deux contre-révolutionnaires et profondément chrétiens, auraient dû lutter victorieusement contre la révolution qui commençait à l'emporter dans le monde entier. Soloviev espérait que le retour de la Russie à la

communion catholique donnerait le signal du grand triomphe de la foi dans le monde entier. Il n'en a rien été. Bien pire, non seulement ces deux nationalismes ont été pervertis de l'intérieur, mais ils ont été finalement anéantis au vingtième siècle.

Pourquoi un tel échec ? Notre Père l'a expliqué clairement, dans sa CRC sur *LA RUSSIE AVANT ET APRÈS 1983* et dans l'approfondissement de sa critique de Charles Maurras au cours des mêmes années 1980. Ces deux mouvements ont péché par orgueil, se coupant de la source de la grâce.

L'ÉCHEC DE CES DEUX NATIONALISMES.

Commençons par Maurras. MAURRAS, certes, entreprend loyalement de dénoncer les contrefaçons de « l'union latine » qui a été pervertie par la franc-maçonnerie au dix-neuvième siècle dans un sens anticatholique et révolutionnaire : « *C'est Hugo et Gambetta en France, c'est Mazzini, c'est Garibaldi en Italie.* » Réaliste, Maurras sait que la « latinité » n'existe pas sous une forme organisée. S'il ne s'agit que de la langue ou de la culture commune, ce n'est pas grand-chose, cela ne suffit pas à fédérer. Le partage d'idéaux révolutionnaires communs encore moins... Maurras sait que la grande force organisée et organisatrice, c'est l'Église catholique. Et pourtant, il ne croyait pas, n'adorait pas, n'espérait pas, n'aimait pas Dieu. « *L'Église de l'ordre* » n'est pas le tout de l'Église catholique... La religion n'est pas une simple affaire de mœurs, de culture, de sociologie. C'est la grâce du Christ et de sa Mère corédemptrice qui irrigue les nations catholiques. Sans cette source d'eau vive, rien ne saurait réussir. Ainsi, l'Action Française restée paradoxalement laïque, fut finalement stérile. Et ce sont les démagogues qui l'ont emporté.

Mais le grand obstacle est venu de l'Église catholique elle-même, dont la hiérarchie a renoncé, à partir de Léon XIII, à défendre la Chrétienté. C'est le pire qui pouvait arriver. Et frère Pascal nous a bien montré quelle catastrophe ce fut. Ensuite, malgré le règne de saint Pie X, les papes Pie XI et Pie XII et les papes conciliaires après eux, n'ayant point tenu compte des avertissements de Notre-Dame, ont définitivement lâché la Chrétienté au profit d'un MASDU antichrist. Sans une Église catholique sûre de sa foi et conquérante, point d'union latine qui vaille.

Sous le même pontificat de Léon XIII, SOLOVIEV va lui aussi échouer à rallier ses frères slaves à la communion catholique. Les meilleurs des slavophiles avaient compris que seule l'unité catholique sous l'égide du pontife romain et du tsar de toutes les Russies, leur permettrait d'éviter la chute dans l'athéisme et le nihilisme. La visite du tsar Nicolas I^{er} au Vatican en 1846 et sa prière auprès du tombeau de saint Pierre avaient soutenu leur espérance. Malheureusement, ce sont les préjugés antiromains, ceux du « *Grand Inquisiteur* » de Dostoïevski, qui ont prévalu. C'est l'orgueil slave, la « *haine slave* » qui l'ont emporté, dans un nationalisme clos sur lui-même.

Ainsi, rien n'empêchera la Révolution mondiale de parvenir à son stade terminal de totalitarisme athée, ainsi que nous l'a retracé frère Guy. En Occident, ce sont deux guerres mondiales et près de quatre-vingts ans de « *construction européenne* » destructrice des nations latines. La suppression de l'Empire catholique austro-hongrois en 1919, source de stabilité dans toute l'Europe centrale, a plongé cette dernière dans le chaos. En Russie, c'est la Révolution de 1917 et la chape de plomb soviétique qui tombe sur tout le monde slave pour soixante-dix ans. Néanmoins Soloviev, à la suite de son grand ami Dostoïevski, avait aussi prédit que la Russie devrait passer par le feu de l'épreuve, pour consentir au « *podwig* », c'est-à-dire au sacrifice du renoncement intérieur à toutes ses « *erreurs* », les « *erreurs de la Russie* », à tout son orgueil. Le châtiment est venu, comme sur le peuple hébreu qui fut envoyé en exil à Babylone pendant quarante ans.

Le bloc soviétique a certes disparu dans les années 1990, mais peut-on dire que nous voyons déjà poindre l'aurore du monde nouveau ; ce monde où la Russie convertie s'unira au monde latin sous l'égide du Saint-Père, réconciliant ainsi l'Orient et l'Occident ?

VERS LA RÉCONCILIATION DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT.

Aujourd'hui, la menace imminente semble plutôt celle d'un affrontement entre un bloc prorusse, slave, farouchement orthodoxe et nationaliste, et un bloc occidental laïque, démocrate, matérialiste. Ces deux blocs se sont déjà affrontés en Ukraine, pays tampon, à la ligne de fracture bien nette entre l'ouest uniate et tourné depuis longtemps vers l'Occident, et l'est, tourné vers la Crimée et le « *grand frère* » russe incontesté. Et aujourd'hui plus que jamais, un affrontement semble sérieusement envisageable... Pourtant en France, beaucoup de diplomates et d'hommes politiques ont tout à fait conscience qu'il est absolument dans notre intérêt de **renouer avec la Russie**. Cela est possible, même en Afrique, de travailler ensemble. Au début de l'opération "SERVAL", Poutine avait envoyé ses gros avions porteurs "ANTONOV" pour appuyer notre intervention. Comme quoi c'est possible. Et au Moyen-Orient aussi, évidemment, nous pourrions faire des merveilles si nous coopérons avec les Russes qui détiennent les clefs de la paix là-bas depuis leur intervention réussie du sauvetage de l'État syrien.

Mais toutes les mauvaises institutions dans lesquelles nous sommes empêtrés pourraient nous conduire à la guerre sans que nous le voulions. C'est

ce qui rend notre situation dramatique... C'est déjà à cause de l'adhésion potentielle de l'Ukraine à l'OTAN et à l'Union européenne que les positions s'étaient raidies après 2014... Autre fait significatif : le 25 juin dernier, alors que monsieur Macron et madame Merkel étaient décidés à reprendre un dialogue constructif avec Moscou en organisant un sommet européen, ils se sont heurtés à l'opposition inconditionnelle – entre autres – de la Pologne et de la Suède, ennemies héréditaires de la Russie. Ainsi chacun restera braqué sur ses positions, en Europe, mais aussi en Afrique et partout où nous nous retrouverons face aux Russes... Faire la guerre pour la Pologne ça nous est déjà arrivé, et pour quelles conséquences !

Alors, c'est Fatima qui est toute notre espérance, parce que Fatima nous donne la clef de lecture orthodromique de ce qui, humainement, semble un désastre. Le fait que Notre-Dame ait choisi le Portugal pour descendre sur notre terre en 1917 est bien le signe qu'elle aime les pays latins, les pays catholiques et qu'elle désire les sauver, ce qu'elle a fait au Portugal et en Espagne au vingtième siècle. Néanmoins, dans ses apparitions successives à la Cova da Iria puis à Tuy en 1929, Notre-Dame a semblé n'avoir le souci que de la conversion d'un seul pays, la Russie, liant son sort à celui du monde entier. Les apparitions et le message de **Notre-Dame à Fatima**, au Portugal, en 1917 nous apparaissent ainsi comme le point de rencontre, de convergence de ces deux nationalismes admirables, hélas limités et finalement abolis par l'humaine faiblesse. En associant le Portugal et la Russie, la Sainte Vierge fait le lien, la rencontre entre la slavophilie d'un Soloviev et la latinité d'un Maurras ou d'un Mistral qui en exprimait l'idéal dans sa langue provençale : « *s'afreita soto la Crous* », « *fraterniser sous la Croix* ». C'est l'Immaculée médiatrice, apparue « *sous la Croix* » à Tuy, qui réconciliera l'Occident et l'Orient ; et dans cette grande paix qui sera miraculeusement offerte au monde par sa médiation, les Anglo-Saxons et même les Allemands pourront trouver leur place, puisqu'ils se convertiront. Les plus graves menaces, aussi bien la guerre sainte musulmane que les ambitions chinoises, seront d'un coup relativisées par cette restauration de la Chrétienté et de la Croisade qui en est le mouvement spontané.

Tout est entre les mains du Saint-Père, preuve que Rome est bien toujours le centre du monde – puisque telle était la question que nous nous posions au début de ce camp, si vous vous souvenez. Et cela nous oblige à redoubler de prières pour le pape François.

CONCLUSION

Comment allons-nous conclure ce camp sur l'étude de l'orthodromie divine ? Simplement en disant que le terme de l'orthodromie catholique, c'est le Ciel. Cela signifie que sur la terre, nous ne sommes pas encore au Ciel : il y aura toujours des combats et la victoire n'est jamais assurée. L'important est de prendre parti pour la bonne cause... et

d'y rester fidèle ! Chacun à la petite place que Dieu nous a donnée, à l'imitation de ces saints de la Nouvelle-France que nous avons appris à connaître et à aimer. Nos pères dans la foi et l'amour de la patrie étaient grands : soyons fiers d'eux, de leur œuvre immense à reprendre, soyons-leur fidèles. Ainsi soit-il !

frère Bruno de Jésus-Marie.

IN MEMORIAM

VICE-AMIRAL ANTOINE LECOQ

(17 janvier 1962 - 8 juillet 2022)

Témoignages prononcés à l'occasion des funérailles du vice-amiral Antoine Lecoq, en l'église Saint-Lubin de Rambouillet, le vendredi 15 juillet 2022.

Exhortation prononcée au cimetière des Eveuses.

Mon cher Papa,

Puisque le temps est venu des adieux, c'est le moment de nous rappeler la merveilleuse promesse que fit Notre-Dame aux trois petits voyants de Fatima.

« Jésus veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. À qui embrassera cette dévotion, je promets le salut. Ces âmes seront chéries de Dieu comme des fleurs placées par moi pour orner son trône. »

Certains d'entre nous ont pu veiller auprès de votre corps, si beau dans votre uniforme d'officier de marine, avec ce visage magnifique, grave et serein, empreint d'un léger sourire, que nous vous connaissons. Vous paraissiez dormir... En vérité, vous dormez, et nous savons que ce corps un jour se relèvera pour une vie éternelle où nous ne serons plus jamais séparés.

À l'heure où votre corps va être porté en terre, pensons à ce qui fonde notre Espérance... Ce qui fait notre Espérance, ce ne sont pas vos étoiles, ni aucun de vos états de service. Ce n'est point l'expérience hors-norme du commandement de sous-marinières nucléaires pour le service de la Patrie.

Ce ne sont pas non plus vos mérites, ni l'exemple de vos vertus dont nous avons reçu depuis vendredi dernier d'innombrables témoignages. Qui pourrait



« Prendre tout en gré. »

Sa devise.

être irréprochable devant Dieu ?

Je reviens à l'image de ce corps étendu sur son lit funèbre, et nous regardons ces mains jointes, entre les doigts desquelles nous voyons un petit chapelet. C'est là qu'est notre Espérance.

La dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie, la « petite dévotion » du chapelet réclamée avec instance par Notre-Seigneur qui VEUT que tous honorent, aiment, et s'appliquent à consoler sa Mère ; cette dévotion mon cher Papa vous l'aviez apprise à l'école de l'abbé de Nantes qui était devenu votre père spirituel. Elle s'inscrit tout naturellement dans la

ligne de la foi et de la dévotion familiale reçue de vos chers parents.

Cette dévotion, vous l'avez embrassée sans arrière-pensée, avec ardeur, avec amour. Ce chapelet que vous tiriez de votre poche à toute heure (vous en aviez toujours plusieurs sur vous afin de n'être jamais pris au dépourvu), ce chapelet que vous récitiez en voiture, sans vous lasser, ainsi que vous l'aviez appris de notre Père, qui lui-même l'avait appris de sa grand-mère... Ce chapelet que vous encouragez vos proches à réciter souvent, et combien d'amis peut-être ici présents, dans l'épreuve, pour avoir suivi ce conseil, vous en sont aujourd'hui reconnaissants.

« *Le chapelet*, disait notre Père l'abbé de Nantes, *c'est le cordon ombilical qui relie l'enfant à sa Mère.* » Mais ce cordon, contrairement au cordon de chair, n'est pas rompu à la naissance et c'est pourquoi nous pouvons penser que vendredi dernier, lorsque vos yeux se sont fermés à cette vie mortelle, vous vous êtes réveillé dans les bras de la Sainte Vierge.

Mon cher Papa, qui avez certainement retrouvé Là-Haut Mamie, Grand-Père et Grand-Mère, notre Père et tous nos chéris, priez pour nous, bénissez-nous et conduisez-nous tous au Ciel, auprès de la Très Sainte Vierge Marie, dessus son Cœur Immaculé, pour redire à jamais, comme vous aimiez le dire inlassablement, à la suite de notre Père : « *Je vous aime, ô Marie !* » Et je terminerai par ce qui était votre mot d'ordre à la fin de chaque discours : *Sursum corda !*

Père Marc de l'Immaculée Co-rédemptrice.

« *Servir, servir toujours.* »

Servir, servir toujours, servir Dieu en premier, mais aussi servir la France en étant au service des hommes sous le regard de Dieu.

L'amiral Antoine Lecoq ne vivait que pour servir. Et il a servi les forces armées, la Marine, les forces sous-marines avec un désintéressement qui force à l'admiration.

Du Casabianca aux SNLE, de l'escadrille des SNLE à l'État-Major des armées et enfin comme adjoint FOST, il a servi et accompagné de sa bienveillance toute une génération d'officiers et d'officiers-mariniers. Antoine était de ces officiers au dévouement total, qui disent « *oui* » sans hésitation puis qui s'organisent ensuite lorsqu'il s'agit de soutenir, de dépanner, ou d'aider un camarade en difficulté. Nous étions tous admiratifs. Moi le premier, dans des situations analogues, avais eu bien du mal à accepter et à partir.

Plus tard, j'ai retrouvé Antoine à la FOST et ensemble nous avons affronté bien des tempêtes, sous la protection de la Vierge Marie qui trônait toujours sur son bureau. Oui, Antoine vivait sa foi et savait en témoigner avec naturel et simplicité.

Antoine a été au cœur de tous les grands projets actuels : le Barracuda, la mission "Marianne" de déploiement d'un SNA en mer de Chine, ou les succès des forces sous-marines en pleine crise sanitaire. C'est ensemble que nous avons fait consacrer les équipages de nos sous-marins à la Vierge Marie. Ce projet l'avait enthousiasmé et il avait su obtenir l'adhésion de tous. Ces équipages,

des sous-marins comme des stations de transmission de la FOST souvent un peu oubliés, étaient sa seconde famille. Il en prenait soin, les défendait, cherchait à les faire progresser, à améliorer leur quotidien et bien sûr il les soutenait et les encourageait dans leur recherche d'excellence. Combien de fois est-il venu me trouver dans mon bureau pour faire valoir tel ou tel argument en leur faveur et obtenir ainsi de bien meilleures décisions. En Antoine, chacun trouvait un avocat pugnace et efficace prêt à intercéder, une fois, deux fois, dix fois lorsqu'il était convaincu de la cause. Alors, Antoine, sois maintenant notre intercesseur au Ciel auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et de saint Joseph.

Amiral Bernard-Antoine Morio de l'Isle.

« *Nous serons jugés sur l'amour.* »

Cher papa,

« *Au soir de la vie, nous serons jugés sur l'amour.* »

En regardant votre vie, et suite aux nombreux témoignages reçus, je crois pouvoir dire que le maître mot de votre vie, le fil directeur, ce fut l'amour.

L'amour de votre famille d'abord. En premier lieu, vos parents : Michelle Lecoq, partie rejoindre le Père il y a quelques semaines, et Gérard, ici présent. Vous nous avez toujours fait part de l'admiration émue que vous avez eue pour vos parents, qui vous faisaient irrésistiblement penser à Marie et Joseph dans leur vie de Nazareth, faite de prières, de joies simples, de labeur, d'honnêteté, de soucis et d'inquiétude du lendemain aussi.

Amour de vos frères et sœurs, Gaëtan, Christine, Dominique et Gildas avec qui vous avez toujours gardé le lien malgré les différents chemins de vie pris par chacun et pour qui vous avez éprouvé la plus grande tendresse et un vrai souci surnaturel, priant pour eux chaque jour.

L'amour de la France ensuite, vous orientant vers le métier des armes, entrant à l'École Navale puis choisissant les sous-marins. L'armée, ce n'était pas pour vous un métier ni une carrière, mais une vocation dans laquelle vous vous êtes engagé avec humilité, esprit de service et don de vous-même. Vous n'avez jamais hésité à répondre à l'appel du devoir et même un peu plus, par exemple ce jour où vous avez accepté au pied levé de remplacer un commandant ayant des soucis de santé.

Mais surtout, surtout, l'amour de Dieu et de l'Église. Foi que vous avez reçue de vos chers parents, fortifiée ensuite par le scoutisme.

Et ce fut enfin la rencontre avec l'abbé de Nantes, en qui vous avez trouvé un père spirituel ; un maître aussi, dont la doctrine lumineuse éteignait votre soif de vérité et vint répondre à vos interrogations dans la tourmente que traversait l'Église. C'est ainsi que vous vous êtes engagé pleinement, et avec enthousiasme, dans la Contre-Réforme Catholique.

Cet engagement fut capital à plus d'un titre : vous y avez rencontré Maman, qui fit votre bonheur au quotidien pendant trente-six années. Je ne peux bien sûr évoquer Papa sans parler de celle à qui Dieu l'a unie dans une si parfaite union d'esprit que leurs deux volontés tendaient vers le même but : Tout offrir, tout vivre, tout souffrir pour aller ensemble au Ciel, l'unique but de nos travaux. Vous nous avez souvent donné, les larmes aux yeux, l'exemple de François de Fatima disant : *« Je veux être rien, je veux mourir et aller au Ciel. »*

Dieu vous bénit en vous donnant cinq enfants et Il daigna en appeler deux à son service.

La CRC vous a aussi apporté une compréhension du mystère de l'Église et de ses immenses richesses spirituelles, une tendre dévotion pour les Cœurs indissociablement liés de Jésus et Marie, une familiarité avec les saints du Ciel et un contact naturel et quotidien avec eux par la prière, le chapelet, des méditations...

Et enfin, cet amour de l'Église vous poussa à vous mettre au service des prêtres de paroisses et des aumôniers militaires rencontrés au cours de vos différentes affectations. Ce lien privilégié que vous avez maintenu avec l'Église et ses prêtres vous a permis d'avoir la grâce de pouvoir emporter le Saint-Sacrement à bord lors de vos différentes missions, puisque vous aviez fabriqué un petit tabernacle portatif que vous logiez dans votre cabine. Vous pouviez ainsi vous épancher aux pieds de Jésus-Hostie et reprendre courage et forces dans ce Cœur à Cœur.

À la retraite, vous ne vous êtes pas reposé. Sacristain à Rambouillet ici-même, vous avez été secrétaire général adjoint du Pèlerinage Militaire International de Lourdes, en plus des multiples activités CRC pour lesquelles vous ne manquiez pas de vous dévouer. Il y eut aussi l'équipe de l'EHPAD, que vous avez rejointe : bonheur de pouvoir se donner au service des plus faibles. Ce désir de rendre service vous fit accepter un nouvel emploi quand on vous appela en renfort.

C'est d'ailleurs en service que Dieu vous appela ce vendredi matin 8 juillet 2022, puisque vous

aidiez à l'encadrement des camps d'été de la Contre-Réforme Catholique, quand les frères vous découvrirent inanimé au sol gardant dans la mort ce petit sourire bienveillant que tous ceux qui vous ont fréquenté connaissaient bien.

Vous avez maintenant atteint le Port, grâce à la dévotion réparatrice des premiers samedis du mois. Alors Papa, je suis sûr que ce n'est pas pour vous reposer, mais au contraire pour travailler encore plus au service de Jésus et Marie, pour, comme vous l'écriviez dans une de vos dernières méditations, à la suite des saints que vous aimiez, *« passer [votre] Ciel à faire du bien sur la terre »*. Vous nous précédez sur le chemin et je n'ai qu'une demande : aidez-nous par vos prières et votre intercession à atteindre le seul but qui vaille, à l'heure qu'il plaira à Dieu, par sa Grâce et par la Grâce de l'Immaculée Conception, notre Mère à tous, à jamais.

Pierre-Marie Lecoq.

ADIEU AUX ARMES, DU VICE-AMIRAL LECOQ (27 AOÛT 2020)

Merci à vous tous qui êtes ici, merci, car ce que notre force sous-marine a fait, fait et fera demain, vient de vous, vient de nous. Cette cérémonie est aussi une manière de reconnaissance de vos mérites, de votre excellence, de vos résultats, car c'est peu dire que, malgré les difficultés de tous ordres – et cette année si singulière n'en aura pas été avare –, notre force sous-marine fait de belles choses.

Je ne reviendrai pas sur les trente-huit années de carrière – mon histoire a peu d'intérêt –, mais sur la joie profonde que produit un regard rétrospectif sur une vie embarquée, pratiquement toute dédiée aux forces sous-marines. Regard qui se tourne vers vous, les équipages, vers les bateaux aux noms familiers, vers tous ceux et celles qui œuvrent à terre pour que nous, les marins embarqués, puissions faire notre devoir.

Permettez-moi quelques réflexions que je souhaite partager avec vous.

Notre métier est un métier qui nécessite, pour le faire bien, d'un engagement de tout l'être : le cœur, le corps et l'âme. Ce n'est pas si courant. Cet engagement n'est pas qu'une passion, passagère par nature, une exaltation de la vie en équipage ou de la mission intense et pleine de rebondissements, le goût de la vie en mer ; tout cela, ce ne sont que des circonstances. Cet engagement est un don que nous faisons de tout nous-mêmes pour une cause, et cette cause c'est la France. N'ayons pas peur de ces mots graves et profonds.

Pourtant ce métier si exaltant par bien des aspects, qui est mystérieux pour ceux qui nous voient partir, peut nous inciter à un certain orgueil. Attention ! Restons humbles car, seuls, nous ne valons pas grand-chose. Notre force est, comme dans toute aventure collective, dans notre cohésion, notre bonne entente, la confiance mutuelle qui favorise l'obéissance des subordonnés à leurs chefs, sans état d'âme, et la sérénité des chefs qui savent qu'ils seront obéis. L'humilité nous permet de sentir que nous avons besoin les uns des autres. Cette vertu est indissociable de l'esprit d'équipage que, à juste titre, nous exaltons volontiers dans la Marine. Humilité donc, cette humilité, qui n'est finalement qu'un regard lucide sur nous-mêmes, n'est rien sans le souci constant de la vérité.

Vérité... Permettez-moi de partager une idée qui m'est chère. Nous, militaires, sommes par nature des hommes et des femmes de vérité. Oh ! nous ne sommes pas meilleurs que les autres, mais la réalité de notre environnement, l'état de la mer, la force du vent, la pluie, l'état du bateau, la fatigue des hommes, tout nous oblige. À la mer, on ne triche pas ! Nous sommes contraints à être et demeurer dans la vérité, et il faut s'en souvenir ! Cette exigence nous configure, nous constitue même, et ce souci jaloux du vrai dépasse la seule prise en compte des éléments. Elle doit nous habiter dans tout ce que nous faisons : les relations quotidiennes, mais aussi la conduite d'une réunion de travaux, le compte rendu d'une avarie, d'une erreur de manœuvre, la rédaction d'un rapport sur le moral, la préparation d'une inspection, la conduite d'une CPU, la réception d'une autorité, la notation des subordonnés. Vérité ! Et souvenons-nous que seule la vérité rend vraiment libre.

Devoir, maintenant. Nous avons un métier qui repose sur un engagement à servir. Cela signifie précisément que nous avons tous pris un engagement envers la patrie, de la servir ici ou là, volontairement. Nous le savions alors ou nous ne le savions pas encore, mais cet engagement serait exigeant, teinté de sacrifices, pour nous et pour ceux que nous aimons. C'est devenu notre devoir et il ne peut être question d'y déroger. Dans ces conditions, accomplir ce devoir, c'est un honneur ! « *Faites votre devoir, et tout ira bien* », disait le pape saint Pie X. Ces quelques mots n'ont d'autre but que de nous rappeler que notre mission nous conduit nécessairement à un dépassement de soi quand il faut combattre la peur, la fatigue, le découragement, la lâcheté. Il faut donc des convictions fortes pour tenir dans l'adversité que nous connaissons tous un jour ou l'autre. « *La*

vie consiste à prendre parti hardiment », disait un maréchal de France. Prenons donc le parti de la vérité !

C'est ce que j'ai connu aux forces sous-marines et je veux vous dire ici ma fierté d'avoir appartenu à cette belle famille. Gardez ces trésors ! Vous gagnerez l'estime de vous-mêmes et une satisfaction intime d'être dans le Vrai et d'œuvrer pour le Bien.

Avant de conclure, je tiens aussi à demander pardon à tous ceux que j'ai pu malencontreusement blesser au cours de ces trente-huit années sous l'uniforme.

Enfin, je conclus ce mot trop long par trois remerciements particuliers : à mes parents de qui j'ai tout reçu ; à mon épouse et à ma famille qui m'ont soutenu avec une patience et une bienveillance que je souhaite à tous et qui fut et qui reste mon bonheur de tous les jours ; enfin, à Dieu et tout spécialement à sa Sainte Mère, la Vierge Marie qui sait le poids des faiblesses humaines et qui m'a toujours accompagné. *Sursum corda* !

TÉMOIGNAGE APRÈS LE DÉCÈS DE L'AMIRAL LECOQ

« La marine compte quelques hommes exceptionnels, mais très peu de saints.

« L'amiral Lecoq est un saint.

« Connue et reconnue pour son humilité, son dévouement, son attention aux petits, sa foi, la vie de l'amiral s'est construite loin d'un référentiel de "réussite", mais elle était axée plutôt sur le service.

« Service de Dieu avant toute chose, service de la patrie en conséquence, service des forces sous-marines auxquelles il a consacré trente-sept ans de sa vie.

« Ses différents commandements Casabianca, trois SNLE, ESNLE, CEM ALFOT, COCA, adj FOT ont toujours été accomplis avec humanité, charisme et passion.

« Amoureux de la vérité, il ne faisait pas mystère de sa religion catholique : il entendait la messe tous les jours quelque soit sa charge de travail, récitait son chapelet quotidien, pratiquait l'adoration nocturne et a donné à l'Église deux de ses enfants. Il témoignait par ses œuvres son amour du Christ.

« *"Je ne meurs pas, j'entre dans la Vie"*, nous aurait-il dit.

« Amiral, les Forces sous-marines ont heureuses d'avoir enfin un saint patron. » *Un sous-marinier.*



TROIS ÉTOILES POUR L'IMMACULÉE

C'EST en notre maison Saint-Louis-Marie, à l'aube du vendredi 8 juillet, que l'Immaculée daigna rappeler l'âme de notre fidèle ami, le vice-amiral Antoine Lecoq. C'était le matin de l'ouverture du camp-vélo, dont il était le grand-assistant.

Comment mieux nous rappeler le but véritable de nos camps de jeunes, le Ciel auquel il faut conduire tous ces enfants ?

DE MAGÉ À SAUMUR.

Malgré le bouleversement de l'organisation du camp, frère Jean Duns annonça : « *La mission continue, avec un intercesseur de plus.* » Tout au long de la journée, nos frères accueillirent donc imperturbablement les cent-cinquante participants. Les enfants furent très impressionnés d'aller prier auprès du corps du défunt, revêtu de son bel uniforme bleu marine aux trois étoiles d'argent. Avec un tel exemple de vie phalangiste et de mort "en service commandé" pour la CRC, frère Jean Duns avait la part belle en exhortant les enfants à prendre parti hardiment dans le combat de la vie, à saisir les armes qui nous y assureront la victoire : la confession et la messe quotidienne.

Dimanche 10 juillet, frère Bruno se rendit lui-même à Magé pour prier auprès du corps de notre ami phalangiste. Il en profita pour visiter le camp et revint enchanté de la bonne ambiance familiale et des ateliers organisés tant par les parents des dix "familles" de camp que par les frères et les sœurs : confection de figurines de plombs, d'icônes, sculpture, etc.

Après quelques galops d'essai et chapelets-relais récités dans les églises des environs, les enfants furent bientôt prêts à entreprendre leur grand pèlerinage, à Saumur, du 11 au 13 juillet. On a beaucoup célébré la douceur angevine. Néanmoins, pédaler dans la plaine nue, sous le soleil, sans un arbre pour ombrager la route, cela reste pénitent ! Heureusement, en Anjou, les lieux de pèlerinage foisonnent, offrant mille possibilités d'étapes en chemin. À l'aller, la messe fut célébrée dans la basilique du Puy-Notre-Dame, suivie de la vénération de la Sainte Ceinture de la Sainte Vierge. L'après-midi, on s'arrêta aux Ulmes, pour faire mémoire du miracle eucharistique qui s'y produisit le 2 juin 1668.

Après une nuit passée dans un collège fondé par saint André-Hubert Fournet, les enfants se rendirent dans la chapelle du collège Saint-Louis de Saumur afin d'y réciter la prière du matin. Cette institution

fut fondée par Mgr Freppel, mais c'est avant tout le Père de Foucauld que le camp venait honorer en ce lieu. Cette magnifique chapelle fut en effet le théâtre du miracle qui fit aboutir la cause de canonisation du frère Charles de Jésus. Les enfants furent très frappés par le récit, *in situ*, de la chute spectaculaire de ce jeune ouvrier, du haut des quinze mètres de la voûte, et de son non moins spectaculaire rétablissement, sans la moindre séquelle ! C'est avec beaucoup d'émotion qu'ils vénérèrent ensuite une amict ayant appartenu à saint Charles de Foucauld.

On ne peut se rendre en pèlerinage à Saumur sans pousser jusqu'à la basilique Notre-Dame des Ardilliers, au bord de la Loire. On peine à imaginer aujourd'hui quel fut le rayonnement de ce sanctuaire élevé en l'honneur de la Vierge des Douleurs. Il fut l'un des plus privilégiés par nos rois très chrétiens et le bastion de la Contre-Réforme catholique dans une ville de Saumur très infectée par le protestantisme.

Enfin, la journée s'acheva par un pèlerinage à sainte Jeanne Delanoue, la mère des pauvres de Saumur et la fondatrice des sœurs de la Providence de Sainte-Anne au dix-septième siècle. Visite de sa maison, puis pèlerinage et messe à la maison-mère de la Congrégation, avec vénération d'une vertèbre de la Sainte. Mère Hélène n'a pas son pareil pour la faire admirer et pour faire aimer aux enfants la sainte pauvreté qu'elle embrassa et servit toute sa vie.

DE FONS À VIVIERS.

Si Magé a accueilli le plus gros contingent d'enfants, les autres ermitages ont reçu autant de campeurs que le permettaient leurs capacités d'hébergement.

À Fons, les enfants étaient assez nombreux pour constituer cinq familles. Dans les monts d'Ardèche, quand sévit la canicule, les promenades en vélo sont périlleuses. Pour autant, l'oisiveté y est inconnue. Pour les jeux en plein air, frère Michel a fait le choix de conduire ses ouailles à mille mètres d'altitude, au frais ! De retour à Fons, il y a bien sûr les traditionnels ateliers : pas moins de quatorze ! Vitraux, reliures, premiers secours, chapelets, etc. Mais celui qui remporta le plus franc succès fut la fabrication d'un bateau à moteur avec frère Matthieu. Notre maison Saint-Bruno transformée en chantier naval ! Les enfants sont ravis. Et nos frères profitent de ces bonnes dispositions pour les gaver de doctrine – trois instructions par jour ! – qui se grave dans ces jeunes esprits comme dans de la cire molle.

Frère Thomas raconta la geste de Notre-Dame dans l'histoire de sainte et douce France, depuis ses origines jusqu'à sa consécration à la Sainte Vierge par

le roi Louis XIII, en 1638. L'évocation de ses saints innombrables, de tant d'apparitions de la Madone, de ses milliers de sanctuaires jalonnant le Royaume, nous encourage à implorer encore avec confiance le bon Secours de Notre-Dame.

Les enfants regardèrent aussi frère Pierre leur faire le récit de la vie de saint Charles de Foucauld, que frère Michel compléta en lisant et commentant les lettres de l'ermite du Sahara à ses neveux, riches de leçons pour les enfants. Cela préparait le pèlerinage à Viviers, le 13 juillet.

C'est dans la chapelle du grand séminaire que le camp assista à la messe, là même où le Père de Foucauld avait été ordonné prêtre, le 9 juin 1901. Dans ces immenses bâtiments qui furent jadis une pépinière de vocations, mais aujourd'hui déserts, le groupe joyeux de nos enfants fit sensation, comme une promesse de renaissance pour l'Église !

DE FRÉBOURG À ALENÇON.

La maison Saint-Benoît, dans le Perche, recevait pour sa part une soixantaine d'enfants. Là-bas, le terrain est plus vallonné, mais le soleil plus clément et les ombrages davantage propices aux randonnées cyclistes qu'en Anjou ou en Ardèche. Ce n'est cependant pas sans mérites que nos enfants parvinrent à Alençon ! Les quarante kilomètres furent couverts le 12 juillet, fête des saints époux Martin, avec une étape à Sémallé, où leur petite Thérèse fut placée quelques mois en nourrice.

Le lendemain, les enfants sillonnèrent la ville d'Alençon en tous sens : le pont Saint-Léonard où eut lieu la sainte rencontre de Louis et Zélie Martin, l'horlogerie, où naquirent leurs premiers enfants, l'église Saint-Pierre de Montsort où ils furent baptisés, celle-là même dont l'abbé des Genettes avait été curé quarante ans auparavant ; la maison de la rue Saint-Blaise, maison natale de leur dernière, Thérèse, baptisée quant à elle dans la basilique Notre-Dame. C'est là que le Père Zambelli les rejoignit pour leur célébrer la messe et leur communiquer sa tendre dévotion pour la sainte famille Martin.

L'après-midi, avant de réciter le chapelet devant le baptistère de sainte Thérèse, frère Benoît recommanda spécialement aux enfants le repos de l'âme de l'amiral Lecoq. Il rappela que les grands-parents de notre ami étaient alençonnais, du quartier de Montsort, précisément. Lors de l'exhumation de sainte Thérèse, sa grand-mère, fleuriste, fut chargée de changer les fleurs artificielles qui étaient près du corps de la sainte et, bien sûr, elle conserva les anciennes comme reliques. À sa mort, son petit-fils, notre ami, les reçut comme son héritage le plus précieux et s'empressa, *pour faire plaisir*, de transmettre ce trésor à une âme pieuse et dévote de la petite Thérèse... C'est ainsi qu'elles se

trouvent désormais présentées à la vénération des fidèles dans la chapelle de notre maison Saint-Joseph, au pied de la statue de la Sainte sculptée par frère Henry.

ALLER LA VOIR UN JOUR.

Les camps de Fons et Magé s'achevèrent le vendredi 15 juillet au matin, permettant à certains participants de se rendre aux funérailles de l'amiral Lecoq, célébrées à 15 heures, en l'église Saint-Lubin de Rambouillet. De là-haut, notre grand-assistant avait tout soigneusement organisé !

Le chant "*J'irai La voir un jour*", lors de l'arrivée du cercueil, donna la tonalité à toute la cérémonie, d'espérance surnaturelle.

La grande église, comble, reflétait la personnalité de notre ami dont la fidélité CRC avait décuplé l'âlâcrite au service de la France et de l'Église. Se trouvaient réunies les trois amours du défunt, rappelées par son fils aîné, Pierre-Marie, en introduction : *sa famille*, édifiante par la sérénité de son espérance, et la foule de ses amis phalangistes, qui en était le prolongement surnaturel ; *la France*, à travers la Marine, officiellement représentée par de nombreux amiraux et officiers supérieurs ; *l'Église* enfin, incarnée par Mgr de Romanet, évêque aux Armées, qui présidait la célébration, entouré par Mgr Tois, vicaire général de Paris, par de nombreux aumôniers militaires et le clergé de la paroisse, tous redevables du dévouement infatigable de l'amiral Lecoq. La seule figure de ce phalangiste exemplaire suffit à prouver la parfaite "ecclésiâlitê" de la Contre-Réforme catholique, dont les membres remplissaient la nef !

Ces amours communiquent : Antoine Lecoq avait donné deux de ses enfants à l'Église, frère Marc de l'Immaculée Corédemptrice et sœur Marie-Espérance des Martyrs, petit frère et petite sœur du Sacré-Cœur. Quant aux officiers des forces sous-marines qui entouraient le cercueil de leur camarade, en les voyant s'agenouiller comme un seul homme pour adorer Jésus-Hostie, on comprenait qu'ils étaient bien plus que des compagnons d'armes : une véritable famille communiant dans une même foi et un même idéal de service de la Patrie. L'amiral Morio de l'Isle, ancien inspecteur général des Armées pour la Marine, rappela la foi rayonnante et le sens du service de celui qui avait été son adjoint au commandement de la Force océanique stratégique et qu'il invoque désormais comme son intercesseur dans le Ciel.

Le moment le plus émouvant, à l'issue de la messe, fut celui de la bénédiction du cercueil, sur lequel étaient disposés la photographie du défunt, sa casquette aux trois étoiles d'argent, son sabre et ses décorations. De nombreux cantiques avaient été prévus et tous furent chantés intégralement avant que la longue, longue procession des assistants se soit achevée.

Six jeunes marins phalangistes portèrent ensuite la bière sur le parvis de l'église, où l'attendait un petit détachement de la Marine. Prenant la suite de l'Église et de ses rites sacramentels, c'était au tour de la France d'honorer la dépouille de son serviteur, recouverte du drapeau tricolore. Pendant que retentit la sonnerie aux morts, tous les militaires présents saluèrent leur ancien qu'on allait emporter au cimetière.

Presque toute l'assistance s'y transporta à sa suite, manifestement heureuse de prouver ainsi son affection pour le défunt et sa famille. Mgr Tois bénit le cercueil et frère Marc prononça un dernier adieu à son père. En réalité, c'était plutôt une chaleureuse exhortation, adressée aux assistants, à embrasser comme l'amiral Lecoq la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, à imiter sa fidélité à la récitation du chapelet, gages de résurrection, pour *aller La voir un jour !*

La foule ne se dispersa pas sans défilé une dernière fois devant la tombe. L'émotion étreignant les gorges, les militaires se succédèrent devant le caveau, saluant réglementairement avant de se découvrir et de faire le signe de croix.

Antoine Lecoq repose désormais sur le Cœur Immaculé de Marie, « *ce port du salut, toujours prêt à accueillir tous les naufragés de ce monde* ». Puisse-nous rallier à notre tour ce havre bienheureux !

frère Guy de la Miséricorde.

CORRESPONDANCE

Au moment où nos ermitages entreprennent un second camp-vélo, pour les adolescents, voici la lettre d'une mère de famille phalangiste qui devrait redoubler leur dévouement pour former les esprits et les cœurs des jeunes CRC.

Bien cher Frère Bruno,

Je voudrais vous raconter l'anecdote suivante qui prouve, s'il en était besoin, la spécificité de la CRC, absolument indispensable aujourd'hui pour garder la Foi, l'Espérance et la Charité. Martin se rend une heure par semaine, le mercredi après-midi, auprès d'un jeune et gentil chanoine du Christ-Roi qui a le mérite d'être à dix minutes en vélo de chez nous et de lui assurer, à seize ans, un catéchisme de persévérance. Du moins le croyions-nous, jusqu'à ce que notre fils revienne un jour, un peu méprisant envers ce prêtre qui avait expliqué sans sourciller que la Genèse était à prendre au pied de la lettre, que la Terre avait cinq mille ans maximum et que toute idée d'évolution était en elle-même diabolique...

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : *achat 7.50 €.* – CD : *achat 5 €.*

Ajouter le prix du port.

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2021

JUIN 2022

• PC 84. GÉOPOLITIQUE ET ORTHODROMIE CATHOLIQUE.

13. LA GÉOPOLITIQUE DE LA SAINTE VIERGE
SUR LA RUSSIE (1985-2021).

14. LA FRANCE, LA FRANCE SEULE (1944-2021).

2 DVD – 2 CD.

Il se trouve que Martin a l'esprit scientifique, logique, qu'il s'intéresse à énormément de choses et qu'il avait écouté toute la série du Père sur les Sciences, avec Darwin et compagnie. L'intelligence du Père, son acceptation et son intérêt pour les découvertes scientifiques, sa manière d'expliquer l'évolution sans nier la Création ont permis à Martin, je crois qu'on peut le dire, rien de moins que de garder la Foi !

Autant pour un esprit littéraire, une mauvaise philosophie peut être dramatique, autant pour un esprit scientifique, le refus de toute réflexion et de toute nouveauté, sous prétexte de Tradition mal comprise, aurait des conséquences désastreuses... Donc merci au Père, merci à vous les frères de la VOD, de rechercher toujours la vérité, avec Foi et intelligence et de nous la mettre à disposition si généreusement. C'est sauveur ! et on aimerait que chaque classe de 1^{re} puisse écouter le Père sur grand écran !

J'en discutais avec une amie phalangiste dont le fils, en 1^{re} dans une école hors contrat honnêtement remarquable ! tenue par les chanoines du Christ-Roi, devait faire un exposé sur l'évolution. Il apporté le livret que frère François avait réalisé pour la visite de la Galerie de l'évolution à Paris. Son prof le feuilleta... et dit : « *Ah oui ! la CRC, ça carbure là-bas !* » Donc chers Frères, sachez que tous vos travaux, recherches et soucis d'explication sont immensément utiles dans nos familles, avant même de s'atteler à convertir le monde entier ! Je n'ai jamais aussi bien compris cette petite phrase « *NÔTRE EST LE VRAI* » qui, mal comprise, peut paraître un peu prétentieuse (« *Ah ! la CRC, ils pensent toujours avoir raison !* »), mais qui est tellement salvatrice. Merci pour tout. Nous restons bien en union de prières et d'affection.

C. B.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.